Mes souvenirs (Osmont)

Anne Osmont

Pour les autres utilisations de ce mot ou de ce titre, voir Mes souvenirs.

Anne Osmont

Mes souvenirs

1941 Voir et modifier les données sur Wikidata (p. T-63).

COLLECTION UNIVERSELLE
N° 2

ANNE OSMONT

M E S S O U V E N I R S

50 ANNÉES D'OCCULTISME

MES VOYAGES EN ASTRAL

ÉDITÉ PAR L'AUTEUR
Administrateur : JEAN LAVRITCH
78, Avenue des Champs-Elysées, PARIS
Note de Wikisource : Photographie d'Anne Osmont par Émile Gos non incluse, dans le domaine public en 2040.

Photo Émile Gos — Lausanne

ANNE OSMONT

À la mémoire très haute et
très respectée
de
F. Ch. BARLET

À l'amitié fraternelle
du Dr Pierre VERGNES
qui m'ont donné
le conseil et l'exemple,
ces SOUVENIRS *sans prétention.*

A. O.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits concernant la couverture, la traduction et l'adaptation pour machines parlantes, la télévision et la téléaudition. Copyright 1941, by Jean Lavritch, 78, Avenue des Champs-Élysées, Paris.

I.

Mes débuts

Je n'aurais jamais écrit de *Souvenirs*, bien qu'on m'en ait demandé souvent, sans un incident de nulle importance mais qui me remplit, pour quelques heures, d'une extraordinaire fureur. Mon jeune et gentil camarade Christian Mégret m'avait demandé, pour un livre, quelques indications, et j'eus la surprise de voir des faits qui m'étaient personnels et qui sont connus de quelques-uns, prêtés à un assez vilain personnage qui — ce qui m'indignait plus que tout — gagnait de l'argent par l'occultisme. Je me mis en quête du délinquant pour lui dire des choses cruelles. On m'apprit qu'il était mobilisé, ma colère disparut dans la minute. Mais, puisqu'on fait appel à mes Souvenirs, je tiens à dire qu'ils ne sont pas puisés dans les *Fausses Compagnies*.

J'ai commencé extrêmement jeune à m'intéresser aux sciences occultes. Ma mère l'ignorait alors car le fait lui aurait déplu, mais rien ne me passionna jamais davantage. Il me paraissait, et je le crois encore, que là seulement se trouve la clé du monde intérieur, régissant lui-même le monde des réalisations phénoménales. Par des procédés empiriques, je développai ma voyance.

Je n'avais fait confidence de mes recherches qu'à une amie, aujourd'hui morte et qui fut Madame Jean de la Hire. Ce fut elle qui me mit à même de constater que cette voyance existait.

Toulouse, que j'habitais alors, regorgeait de voyantes professionnelles, de tireuses de cartes, quelques-unes fort réputées, non sans cause. La plus connue était Mariette, que l'on disait être gitane. Mon amie l'était allée voir pour je ne sais quel motif et rencontre dans la salle où l'on attendait, un couple de cultivateurs venus des montagnes ariégeoises. L'homme était petit, rablé, remuant de toute son inquiétude ; la femme haute, mince, avec

ce profil un peu faunesque dont sont assez fréquemment dotées nos montagnardes. Ils étaient tous deux très jeunes, et elle mieux que jolie.

Ils étaient si visiblement affligés que mon amie leur dit quelques paroles de sympathie. Ils n'attendaient pas autre chose pour raconter leur histoire. Ils étaient jeunes mariés, rien ne manquait à leur bonheur quand, tout à coup, la jeune femme avait éprouvé d'atroces douleurs dans le ventre. Le médecin du pays n'avait rien trouvé de lésé chez la malade ; il l'avait envoyée chez un confrère de Pamiers, celui-ci, se reconnaissant, incompétent, l'avait adressée à Foix. Le médecin de Foix l'avait à son tour, envoyée à un très grand médecin de Toulouse dont les gens de mon âge ont conservé la mémoire, le Dr André. C'était un praticien hors ligne, d'une honnêteté intransigeante qui n'aurait pour tout l'or du monde ni fait une visite, ni donné un remède sans en reconnaître l'opportunité. Après visite minutieuse de la malade, il n'avait rien vu d'extraordinaire, l'avait affirmé sans ambages, laissant le jeune couple un peu désemparé qui, ne sachant à qui se vouer dans la médecine officielle, se tournait vers les voyantes.

Mon amie pensa que je pourrais donner quelque bon avis et m'amena ces braves gens dans la maison que j'habitais alors rue des Recollets et dont le jardin descendait jusqu'à la Garonne. C'était ma première consultation et j'étais plutôt effarée.

Sans difficulté, ou presque, je vis leur maison au pied des Pyrénées ; je leur décrivis leur jardin, leurs champs, leur porte encadrée par une treille et, devant cette porte, un seuil de pierre rosâtre dont un coin était écorné. De ce même côté, sous la pierre, une main ennemie avait déposé un volt d'envoûtement. Il suffisait de le détruire pour que la malade fût immédiatement soulagée, mais l'auteur du maléfice serait cruellement malade ; le jeune homme me dit, en termes énergiques, à quel point cette éventualité le laissait indifférent. Elle pourtant était navrée.

« Mais qui peut me vouloir du mal ? Je n'ai rien fait à personne. Ne pourriez-vous pas savoir qui… ? »

C'était beaucoup plus difficile. Cependant j'essayai de voir et je peignis une petite vieille en capulet noir, un peu cassée, un peu bossue et fort maigre à

qui, dis-je, elle avait refusé quelque chose qu'elle ne pouvait pas donner, ne le possédant pas alors.

« Je n'ai jamais refusé d'aide à personne.

— Vous ne pouviez faire autrement, assurai-je. Cette femme est venue un soir, à la fin d'une semaine. Elle vous a demandé un objet de peu de valeur qui n'était pas alors chez vous. Elle a placé son « sort » le dimanche soir…

J'eus un cri d'horreur : « Oh ! Je crois comprendre… Si vous trouvez cette abomination, brûlez-la immédiatement sans la toucher avec les mains ni avec un objet de métal. Je voudrais pourtant bien savoir ce qu'il y avait là-dedans.

— Je me rappelle maintenant, répliqua la malade. Une telle est venue un vendredi soir me demander le crible que tu avais emporté tout plein de pois pour les semer. Je le lui ai promis pour le lendemain ; elle n'a pas voulu me croire ; elle est partie en grommelant des paroles menaçantes… Et c'est le lundi matin que j'ai commencé à souffrir. Qu'est-ce qu'il y a devant la porte ?

— Je ne veux vous rien dire ; ce que je vois est odieux et je veux espérer que je me trompe. Allez retirer cela bien vite. Priez et prenez confiance en Dieu ».

Peu de jours après je recevais un panier de fruits magnifiques et une lettre où ma patiente, qui ne souffrait plus, me décrivait l'horrible chose découverte. C'était un crapaud lié de ses grands cheveux noirs et dans lequel il était facile de reconnaître une hostie. L'horrible sorcière avait commis le forfait d'aller se confesser, de recevoir la communion le dimanche, de garder l'hostie et de la faire servir à son charme d'envoûtement. Pendant que sa victime se rétablissait, elle fut terriblement malade mais ne mourut point.

Cette aventure eut le double résultat de me faire un peu peur et de m'encourager beaucoup.

J’avais eu l’occasion de connaître Stanislas de Guaïta et de recevoir de lui des conseils que je n’ai jamais oubliés. Je n’ai malheureusement pu en bénéficier longtemps, car il est mort bien trop jeune, au début de 1896. On a raconté bien des choses à l’égard de cette mort étrange. On sait qu’il luttait, par des moyens magiques, contre le chanoine Boullant — j’avoue ne pas savoir exactement pourquoi, mais avec la pensée fréquemment affirmée qu’il défendait l’Église et l’honnêteté contre un magicien noir. On a dit que, pour une action particulière, il avait décidé d’agir par voie de dédoublement et que, pour être libéré de toute crainte d’être dérangé par un importun, il s’était retiré dans son château de Lorraine. Un ami — Papus, précisent quelques-uns — devait venir le réveiller avec les précautions nécessaires. Papus se trouva retardé, et la famille de Guaïta, qui ne connaissait pas les projets de l’adepte, et qui détestait ses recherches, ne comprit pas que l’état de mort où il était plongé n’était qu’apparent. Papus, en arrivant, vit la maison en deuil et les funérailles accomplies. On n’a jamais su avec certitude si Stanislas de Guaïta fut vraiment enterré vivant.

Je le vois encore. C’était un homme de taille moyenne, avec des épaules puissantes, des cheveux roux très drus, des yeux clairs et l’expression la plus dominatrice que j’aie jamais vue à personne. Tous, autour de lui, acceptaient son autorité et je ne pense pas qu’il eût été possible de faire autrement.

Personne pourtant ne fut moins pontife. Tous ceux qui l’ont fréquenté l’ont vu glisser par la fenêtre du rez-de-chaussée surélevée qu’il habitait Avenue Trudaine quand il se voyait menacé d’une visite indésirable. Quand il ne pouvait l’éviter, il effrayait le visiteur par quelque mystification si sérieusement faite que l’autre en demeurait pantois. Tel ce journaliste venu pour l’interviewer et qui prit tout de suite un ton de supériorité. Stanislas de Guaïta savait mieux que personne combien la magie est chose réelle et, s’il ne lui plaisait en faire parade devant les profanes, il lui plaisait encore moins qu’on se donnât le genre de la traiter avec mépris. Le quidam parla des esprits élémentaux d’un air de familiarité particulièrement irritant.

« Oh ! dit le maître du logis le plus simplement du monde. Ces esprits sont fort accessibles en effet, mais il en est de dangereux. J’en ai un dans ce petit meuble — il désignait du geste un cabinet italien de la Renaissance — qui

est véritablement méchant. Puisque cela vous intéresse, je vais lui donner la volée. »

Il paraissait tout ensemble résolu mais un peu inquiet, juste assez pour faire sentir qu'il allait libérer un vrai monstre féroce.

« Inutile de vous déranger, mon cher maître, gémit le visiteur, subitement poli. J'ai fort à faire aujourd'hui. Vous-même… Souffrez que je prenne congé de vous… »

Il s'en fut à reculons, récupéra son chapeau sans quitter des regards le fatal cabinet. Et on ne le revit jamais.

Ces moments de gaminerie, tout naturels chez un homme qui passait à peine la trentaine, ne l'empêchaient pas d'être un vrai maître non, seulement dans la science où il voulait bien se manifester, mais dans une foule de connaissances où il avait acquis une immense érudition, ni d'être un excellent poète.

Dans le dessein de renouveler les antiques initiations, il avait groupé autour de lui la pléiade des Rose-Croix. Dès 1891, Joséphin Péladan s'était fait excommunier en fondant une Rose-Croix catholique. Guaïta disait avec justesse que la Rose-Croix ne pouvait être affiliée à aucune religion. Catholique lui-même et bon catholique, il pensait ne pouvoir interdire ces recherches, ni le groupement où elles avaient toute chance de montrer leur efficacité à un être doué de certaines forces, les ayant développées suivant certaines méthodes et capable de comprendre les Livres saints dans leur merveilleux ésotérisme. En outre, le devoir des Rose-Croix était de garder le secret et la Rose-Croix de Péladan devint tout de suite une organisation dénuée de mystère, organisant, à grand fracas, des expositions artistiques. Guaïta ne discutait pas le talent réel de Péladan, mais quand il se déclara Sar et prétendit à une filiation assyrienne, le maître incontesté des Rose-Croix ne put s'empêcher de rire.

Au vrai, Péladan y prêtait un peu. Ce n'est pas Avenue Trudaine que je l'avais rencontré, mais dans un clan de poètes et sa vêture ne manquait jamais d'attirer l'attention et même d'aller jusqu'au déguisement. Je le vis, sous une ondée ruisselante, sortir du Luxembourg, entièrement vêtu de

blanc, avec un pourpoint et des chaussées d'allure médiévale. Ce Lohengrin barbu, sous le dôme bourgeois d'un parapluie était si extraordinaire que, pour cacher mon fou rire, j'entrai dans la première porte ouverte. C'était celle du concierge de l'Odéon. Il me questionna ; je ne pus répondre que par signes. Il sortit donc et rentra aussi vite que moi-même et cet honnête fonctionnaire, assis en face de moi s'esclaffa comme je faisais. On n'a jamais trop occasion de rire.

Au demeurant, j'avais tort. Si cet aspect singulier déconcertait à première vue, Péladan savait beaucoup de choses et les faisait servir à des fins qui n'étaient point sans intérêt. Son Salon de la Rose-Croix — il faut en lire la description féroce dans les *Kamschaka* de Léon Daudet — révélèrent bien des talents et amenèrent pour un temps les artistes à chercher sous les formes extérieures, le sens symbolique du monde. Mais, comme il arrive toujours, ceux qui préfèrent atteindre l'étrangeté que le savoir, devinrent symbolistes avec la pensée ingénue qu'il suffit d'être bizarre et incompréhensible pour atteindre ce but. Ils devinrent évanescents, opiomanes, s'imposèrent des vices et furent éperdûment ridicules, jusqu'à discréditer une œuvre digne d'une meilleure interprétation. Il nous en reste les tableaux d'Odilon Redon, d'Osbert, d'Henri de Groux et de quelques autres ; et, en littérature, *L'Art idéaliste et mystique* de Péledan et l'*Entr'acte idéal* du Comte Léonce de Larmandie. Bien des mouvements dont on n'a pas ri ont laissé des traces moins appréciables.

Péladan, l'âge de raison venu, abandonna sa manière spectaculaire et je l'ai retrouvé fort sage dans son bel appartement de la rue Alphonse de Neuville, toujours épris de lettres et d'ésotérisme. Nous parlâmes longtemps des sciences d'observation et spécialement de son livre : *L'Art de Choisir sa Femme*, vues de Physiognomonie que je ne partageais pas toutes. Je venais lui demander sa présidence pour une causerie que je donnais dans la Maison de Balzac, sur *Balzac Occultiste*. Se souvenant de notre conversation, il annonça que je parlerai de Physiognomonie, ce qui ne laissa pas de m'embarrasser ; mais je sortis à mon honneur de la digression qui m'était imposée. Il le sut et m'en félicita, de même que son secrétaire, dont je vous parlerai plus loin.

C’est encore chez Stanislas de Guaïta que j’ai connu l’homme parfait, le très haut esprit à qui je dois plus qu’à tout autre dans le domaine des Sciences Occultes : je veux dire Charles Barlet. Il n’exista jamais, surtout dans les milieux occultistes, un homme moins charlatan. S’il affectait quelque chose, c’était une modestie réelle. Je n’ai rencontré la pareille que chez le Docteur Vergnes qui aurait, lui aussi, lieu de se montrer moins effacé. Des êtres de cette valeur consolent de beaucoup d’autres.

J’ai souvent dit au Maître Barlet ma reconnaissance pour les lumières que je désirais et qu’il m’a données. Il n’en voulait pas entendre parler et cependant une comparaison s’imposait à mon esprit : celle du don qu’il nous faisait et du lieu où il voulait bien nous recevoir. Il habitait, rue des Grands-Augustins, un singulier appartement, où l’on accédait par un petit escalier sombre. On arrivait sur un palier noir, si noir que, sur la porte, une toute petite lampe éclairait juste assez pour faire distinguer, plus noire sur le noir, l’embrasure de l’huis où il fallait sonner.

Au tintement de la sonnette, le Maître arrivait, toujours le même, dans son veston de velours violet, sous son béret de velours violet, un bon sourire dans sa barbe blanche. L’antichambre était dans la pénombre, mais une fois ouverte la porte de son studio, on se plongeait dans la lumière. Trois fenêtres donnaient sur le quai. La pièce entourée de livres était d’une simplicité monacale. Il enseignait d’une façon délicieuse, vous menant comme par la main à la découverte de la vérité. Il savait tout et percevait plus encore. J’ai toujours tâché de lui ressembler et ne me flatte pas d’y parvenir.

Il était plus attaché aux idées qu’aux phénomènes ; cependant, il suivait avec une curiosité avertie les expériences scientifiques. Chez le colonel de Rochas, il souriait un peu de voir le caractère parfois très mondain des séances expérimentales. De belles dames étaient ravies d’être mêlées, sans connaissances spéciales, à ces recherches de « l’autre monde ». Elles en prenaient à leurs propres yeux et à ceux de leur entourage une attitude d’initiées dont elles étaient enchantées. C’est un état d’esprit que j’ai revu souvent depuis. Il était alors nouveau pour moi et ma rigidité de néophyte s’en offensait.

J'avais tort. À côté de ces prêtresses un peu frivoles de l'inconnu, je rencontrais de vrais savants à qui je n'osais adresser la parole, des chercheurs consciencieux et avertis qui s'amusaient discrètement de questions ingénues, qui se croyaient profondes. Je vis le professeur d'Arsonval et bien d'autres, mais sans me permettre de me familiariser davantage. En dehors du maître de la maison, dont la parfaite courtoisie aurait dû me mettre à l'aise, j'y retrouvai mon très bon ami Paul Vidal, compositeur ému et savant qui, dans un siècle de bluff, eut le tort impardonnable de se laisser oublier, de laisser écraser sous ses devoirs de professeur, des besognes administratives et ses labeurs de chef d'orchestre, un talent qui eût mérité l'audition d'un plus grand public.

J'y connus le colonel Ortus, colonial qui avait appris, sous tous les cieux de notre monde, les comportements des magiciens, des sorciers et des prêtres des religions les plus inattendues. C'était un homme déjà sur l'âge, mais d'une stature et d'une corpulence à défier tous les orages. Observateur attentif aussi longtemps que durait l'expérience, il formulait ensuite ses critiques ou ses questions avec une précision redoutable. Il se rappelait que telle tribu Maorie ou tel clan d'Indochine procédait à des phénomènes du même ordre et qu'il leur arrivait quelquefois de tricher de telle ou telle manière. Le colonel de Rochas ne trichait point, et n'admettait point qu'on pût le faire. Il y avait parfois entre les deux colonels, tous deux méridionaux, des discussions assez vives, en dépit de leur aménité. Après quoi le colonel Ortus s'excusait, avec un rire sonore, de ses doutes injustifiés, sans autre dessein, affirmait-il — et personne n'en doutait — que d'éliminer toutes possibilités d'erreur.

C'est dans ce salon de l'École Polytechnique — dont M. de Rochas était administrateur — que je rencontrai, pour la première fois, Charles Henry. Blond et excessivement mince, il ressemblait à un bouleau et représentait plus un poète romantique de l'école de Gérard de Nerval que le savant mathématicien et chimiste qu'il était en réalité. Ses amis, dont je m'honore d'avoir été, l'appelaient *Son Universalité*. Il possédait un de ces rares cerveaux encyclopédiques intéressés à toute chose et capable, comme Pic de La Mirandole, de soutenir thèse sur toute chose connaissable. Il avait été l'ami fraternel de Charles Cros, ce poète qui inventa le phonographe et avait fait, avec Henri Cros, des travaux remarquables sur la peinture à la cire telle

que la pratiquaient les Anciens. Au demeurant, capable de citer Homère dans le texte aussi bien que de résoudre les équations les plus terrifiantes, amoureux de la couleur et de la musique, artiste en science et savant dans tous les arts. Il avait été un moment chargé de cours en Sorbonne, mais sa première leçon avait terminé sa carrière. Il avait débuté ainsi : « Messieurs, un corps simple est un corps qui n'a pas encore été décomposé ». L'unité de la matière passait alors pour un dogme démoniaque. Le recteur — c'était M. Liard qui, en sa qualité de littéraire, ignorait tout de la question — se fit le porte-parole des professeurs aheurtés par ces façons révolutionnaires. Il rejoignit le jeune professeur et le chapitra pour le faire changer d'avis. C'était mal connaître ce jeune homme au teint de madone. Liard faisait appel, faute de meilleur argument, à l'autorité de Lavoisier. Charles Henry rétorquait : « Il y a cent ans de cela, Monsieur le Recteur. La science a marché depuis ». Mais, à la vingtième fois que *l'immortel Lavoisier* reparaissait sur le tapis, Charles Henry riposta de sa voix la plus douce : « Mais, Monsieur le Recteur, Lavoisier était un sot ». Il ne prononça pas tout à fait ainsi ce petit mot de trois lettres, et le Recteur tout epouffé, abandonna la partie, mais en fulminant. On retira sa chaire au délinquant, mais on lui devait une compensation. Il demanda et obtint la Bibliothèque. Jamais fonctionnaire remercié ne fut si enchanté. J'ai travaillé bien des fois dans cette calme salle de la Sorbonne, sous le contrôle de ce paisible savant.

Lui et Paul Vidal étaient chez le colonel de Rochas lorsque se produisit un fait que je veux raconter, car je le crois moins répandu que les décisives expériences sur le dédoublement de la personnalité. Ce soir-là, on était assez peu nombreux et le sujet, une très belle jeune femme que je n'ai jamais connue que sous le nom de Lina, se reposait après une séance consacrée à un travail assez dur. Sur la demande du colonel de Rochas, Paul Vidal se mit au piano. C'était un exécutant merveilleux. Il fit entendre deux morceaux de genre classique, puis sur la demande d'une cantatrice présente — je crois que c'était Emma Calvé — il entama un air de danse espagnol.

Un léger bruit nous fit retourner. Lina s'était levée tout endormie, alors que nous pensions qu'elle ne devait pas entendre. Prise par ce rythme caractérisé, elle mimait avec une indicible harmonie les mouvements de ce Boléro. « Continuez ! » souffla Rochas au pianiste qui s'était arrêté pour voir. Le sujet, d'un mouvement impatient, paraissait chercher quelque

chose, un objet sans doute familier. Emma Calvé dit à voix basse : « Des castagnettes ! » Il n'y en avait naturellement pas à l'École Polytechnique. Le colonel tendit à la danseuse un objet inexistant. Elle toucha cette main vide, prit d'invisibles castagnettes et, toujours guidée par la musique, dansa, s'accompagnant du claquement perçu par elle seule, des babillardes langues de bois héritières des crotales antiques.

À la même époque, dans une très vieille maison de la rue Saint Merri, M. Hector Durville faisait des expériences analogues qu'il a fait connaître dans son livre *Le Fantôme des Vivants* que l'on peut consulter encore, tandis que *l'Extériorisation de la Sensibilité et l'Extériorisation de la Motricité* du Colonel de Rochas sont devenues pratiquement introuvables.

Les deux expérimentateurs avaient abouti au même point. Il est possible de capter la sensibilité du sujet extériorisé par le moyen d'un corps susceptible de la recevoir. Ils en avaient eu des preuves sensibles dont voici deux très curieuses :

Le colonel avait capté le double d'un sujet, un jeune homme, dans un verre d'eau et se proposait de faire, avec ce verre d'eau, des expériences anodines. Le destin ne le lui permit pas et la chose faillit tourner au tragique. Il avait laissé ce verre plein sur la cheminée de la vaste pièce où il travaillait. Le lendemain, son domestique, voyant ce verre ordinaire rempli d'un liquide qu'il estimait méprisable, en jeta le contenu par la fenêtre. Or il gelait à pierre fendre. Le sujet, transi par ce froid qu'il percevait à distance, en fut quitte pour une pneumonie dont il ne guérit qu'à force de soins.

M. Hector Durville avait voulu, de son côté, savoir ce qu'il y a de réel dans les anciennes magies. Il s'était donc procuré de la cire, en avait préparé une statuette qu'il avait « chargée » dans le double extériorisé de son sujet. M. Hector Durville n'était pas un sculpteur, et sa statuette n'avait rien d'une œuvre de musée. Lui aussi la laissa sur la cheminée de son bureau. Au matin, il vit arriver son sujet, le visage enflé et cramoisi, qui le suppliait de le dégager car il souffrait atrocement de la tête. M. Durville, qui était certainement le meilleur magnétiseur de son temps, se mit à le dégager de la manière la plus classique et toujours la plus efficace. Mais, contrairement à tout ce qu'on pouvait attendre, le visage du patient allait du ton de la tomate

à celui de l'aubergine. C'était à n'y rien comprendre. Soudain, M. Durville eut un éclair :

« Sapristi, la statuette ! »

Elle n'était plus sur la cheminée. Elle n'était heureusement pas loin, une main négligente, rencontrant cet objet informe, l'avait jetée derrière la pendule, malheureusement la tête en bas. Dès qu'elle eut récupéré une attitude plus normale, le cours du sang se rétablit et le sujet rentra chez lui un peu secoué mais guéri.

Tout le monde a connu Hector Durville et tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé. C'était un vieux bourguignon de souche paysanne et qui n'avait rien perdu du savoureux accent illustré par Colette. Les bonnes femmes du quartier des Halles s'étonnaient de voir ce vieillard robuste, nu-pieds dans des sandales de capucin, nu-tête sous une forêt de cheveux blancs en brosse, qui faisait son marché lui-même et rapportait rue Saint-Merri les éléments d'une de ces meurettes qui embaument tout un immeuble. C'était son repos et sa distraction dans les moments que lui laissaient les soins qu'il donnait aux malades. Son seul tort était de devancer l'avénement du naturisme ; aujourd'hui, il semblerait tiède.

Mais ceux qu'il guérissait n'avaient nulle envie de rire. Bien peu de ceux qui se fièrent à lui conservèrent de leurs maux autre chose qu'un souvenir désagréable et une profonde gratitude pour le guérisseur. C'est ce qui m'advint un jour où je souffrais cruellement d'un abcès dans la gorge. Il m'était difficile de respirer et je tenais le cou tordu de l'air le plus pénible quand je le croisai dans cette grande pièce de la rue Saint-Merri où j'ai passé des heures bonnes ou mauvaises au cours de l'autre guerre.

M. Hector Durville m'aperçut et me dit, de sa curieuse voix légère : « Qu'est-ce que vous avez ? » Je lui montrai mon cou. Il sourit : « Venez dans mon bureau ».

Ce ne fut pas long. En quelques passes, l'abcès avait abouti et j'avais la bouche pleine d'un liquide nauséabond. Il vit mon haut le cœur et, toujours calme :

« Allez… et revenez ».

Je me débarrassai promptement et me rinçai la bouche, après quoi je rentrai dans le bureau tapissé de livres.

« Maintenant que je vous ai ôté le mal, je vais vous ôter la douleur ». Il fit, pendant une minute ou deux, des gestes légers autour de mon cou. Après quoi, l'ayant remercié, je retournai dans mon bureau, la tête haute, comme si je n'avais jamais souffert.

Je dis « mon » bureau, car, pendant la guerre, je fis partie de la maison Durville, où j'étais entrée d'une assez curieuse manière.

Journaliste professionnelle, poète et romancière à qui quelques-uns veulent bien accorder de l'estime, j'ai toujours été, par choix, un être enseignant. J'aime parler en public à cause du contact direct de celui qui parle avec l'auditoire. Avec la conviction d'apporter une idée ou une connaissance utile, j'aime en suivre les effets dans la pensée de ceux qui écoutent. Aux premiers temps où j'écrivais, j'éprouvais un plaisir très vif à voir la *Fronde* aux mains d'un passant, mais ce passant ne me confiait ni ses objections ni son applaudissement. Tandis qu'une salle, et même une salle houleuse, c'est un être vivant qui vous aime ou qui vous tient tête… La joie !

Aux premiers temps de l'aviation, un numéro de *L'Œuvre*, alors brochure hebdomadaire, sous la direction de Gustave Téry, et de grandes pancartes, annoncèrent pour ce tirage exceptionnel : « Votre avenir est dans les airs ». Je résolus de faire de grandes choses et, sans me soucier trop des moyens matériels, sûre de réussir, puisque ma pensée était bonne, je décidai de faire une tournée de conférences pour donner à la France un avion normand que j'appellerais *Harlette*, en souvenir de la mère de Guillaume-le-Batard, conquérant de l'Angle terre.

Je trouvais des collaborateurs charmants qui devaient chanter des chansons normandes : Gaston Perducet et sa femme et Berthe Barclay. Nous prîmes une salle ; je voulais y vendre des fleurs de pommier. Le bon Léandre nous avait permis de prendre un dessin de lui pour les programmes. Mais, n'ayant fait aucune publicité, nous n'eûmes personne, exactement personne, pour nous écouter.

Mes collaborateurs furent délicieux. Le ménage Perducet s'évapora, s'excusant presque d'avoir été dérangé pour rien. Berthe Barclay comprit qu'il y avait dans mon chagrin autre chose qu'une déception d'amour-propre. J'avais fait d'assez grosses dettes.

« Vous êtes ennuyée ? me demanda celle qui n'avait pas eu l'occasion de dire des vers de Frémine ».

Mon geste lui répondit avec accablement.

« Allez voir Henri Durville. Il fonde une revue. Je crois qu'il peut avoir besoin de vous ».

Henri Durville n'avait alors beaucoup plus de vingt ans ; il se jetait dans la vie avec une audace qui ne lui a pas mal réussi. Nous fûmes amis tout de suite et, depuis trente ans, je n'ai pas cessé de collaborer à ses revues, d'abord à *Psychic Magazine*, puis *Eudia* et les *Forces spirituelles*. Il n'y a pas de motif que cela cesse.

II.

Quelques figures originales

Au même moment, par suite de circonstances familiales, ma vie prit une direction nouvelle. Puisque je me trouvais dans un milieu où les études et les travaux occultes avaient un aspect pratique, je ne renonçai point à écrire — je ne l'aurais pas pu — mais je pensai tirer parti de ce que je savais et pouvais dans cet ordre de phénomènes.

La présence de ma fille m'avait amenée à prendre un appartement plus important. J'acceptai ce que j'avais refusé jusqu'alors. Je donnai des leçons et des consultations.

Les leçons furent ce que sont toutes les leçons. J'ai eu des élèves excellentes ; j'en ai eu de médiocres ; j'en ai eu de mauvaises. J'ai fait de mon mieux pour les développer suivant leurs pouvoirs. Mais les consultations furent pour moi un voyage de découvertes. Je pensais connaître le monde. Il m'apparut alors sous un angle ahurissant.

L'une des premières dames qui vinrent à moi fut une femme de la meilleure société à qui un mien article de *Psychic-Magazine* avait ouvert des horizons. L'article était sur l'*Envoûtement*.

Ce n'était pas une inconnue pour moi, mais elle se révélait sous l'aspect nouveau d'une chatte devant un aquarium : désir de prendre le poisson, terreur de se mouiller les pattes.

Nous étions dans mon studio tout clair, elle en face de la lumière, moi, contrairement à mon habitude, le dos à la fenêtre et, sur un divan derrière la visiteuse, ma fille absorbée par un travail de broderie. J'avais demandé si cette tierce présence n'était pas inopportune, mais on avait protesté avec plus que de la courtoisie. Et j'attendais les confidences. Elles vinrent.

« Vous avez un bien beau talent, commença-t-elle…

— Qu'est-ce qu'elle va me demander, grommela mon instinct normand.

— Votre article sur l'Envoûtement est une merveille… Alors, si on faisait ce que vous dites, on pourrait tuer quelqu'un ? Cela fait frémir.

— Ne frémissez pas. En suivant exactement mon article, on ne tuerait pas une mouche.

— L'envoûtement n'existe pas ? — vraiment, elle avait l'air déçu.

— L'envoûtement n'existe que trop. Mais, comme il ne faut pas donner aux gens l'occasion de se faire pires qu'ils sont en réalité, j'ai de propos délibéré, supprimé des points importants dans ces recettes dangereuses.

— Mais vous, vous pourriez envoûter ?

— Je pourrais. »

Il me parut bien qu'elle se rassurait, mais je n'avais pas encore compris. Elle s'assit plus à l'aise dans son fauteuil et dit :

« C'est pour une de mes amies… Une femme très supérieure… ».

Elle me fit de cette amie une peinture où je la reconnus immédiatement telle qu'elle s'imaginait. La modestie n'était pas son défaut.

« Cette amie est au pouvoir d'un mari… ».

Je connaissais le mari qui était un brave homme, nullement transcendant, mais qui n'avait rien du tyran domestique dont elle faisait le portrait. Je me demandais ce qui allait suivre.

« Elle a rencontré un homme d'une qualité rare… ».

Suivait le portrait de l'amant, et je m'émerveillais de la faculté d'admiration qui fleurit au cœur de toute femme éprise. Je n'ai jamais connu ce jeune

homme, et cela vaut mieux, car il devait perdre beaucoup en descendant du songe dans la réalité.

« Si cet odieux époux venait enfin à disparaître, songez quel merveilleux couple ces deux êtres formeraient.

— Ah ! fis-je, le souffle coupé par cette conclusion naïve.

— Oui… Alors j'ai pensé que vous…

— Enfin, émis-je paisiblement, cette dame est adultère et elle veut devenir assassin. Elle va un peu fort.

— Oh ! Vous employez de ces mots.

— Il n'y a qu'un mot qui serve pour chaque chose. Une femme qui se donne à un autre que son mari est adultère devant Dieu et devant le Code et toute personne qui dispose de l'existence d'une autre assassine, qu'on le veuille ou non.

— Mais l'envoûtement…

— L'envoûtement ne laisse pas de traces et la légalité le nie. Je ne l'ignore pas. C'est pourquoi je tiens que l'envoûtement, joint la lâcheté à son crime. Votre amie n'a qu'à divorcer.

— Cela ne se fait pas dans notre monde.

— Mais si… Et puis, cela vaut mieux qu'un cadavre sur la conscience.

— Quel scandale ce serait…

— Écoutez… Votre amie n'a qu'à envoûter elle-même… Il y a des livres, des grimoires… Que sais-je…

— Elle a des sentiments religieux…

— Et moi, riposté-je un peu trop fort, car la colère me gagnait. Avez-vous pensé à mes sentiments religieux ?… ».

Elle commença des phrases qui parlaient à mots couverts d'argent, de rétribution généreuse et j'eus la vive tentation d'ouvrir la porte du balcon et de la jeter dans la rue. Comme nous étions au cinquième, ses difficultés avec son mari auraient été tranchées. Puis le comique de la situation m'apparut et j'eus une idée qu'à distance, je trouve encore géniale. Je pris une voix maternelle :

« Je vais vous donner un conseil… Je ne connais pas cette dame et *je ne veux pas la connaître*. Mais, pour l'amitié que je vous porte, je vous conjure de rompre avec elle. Une femme qui a des idées pareilles est certainement entourée de forces funestes. Elle doit porter sur elle des influences néfastes. Promettez-moi de ne plus la voir… ».

Je m'était levée, je la ramenais par le bras vers la porte d'entrée que j'ouvris, je lui serrai la main, je refermai la porte et je l'entendis se moucher en descendant l'escalier, comme une femme qui étouffe ses larmes pour ne pas gâter son rimmel.

Je revins au salon où ma fille pâmait de rire.

« Mais, Maman, c'est elle, la dame… ».

— Je le sais bien.

— Tu l'as bien arrangée.

— J'ai parlé de l'amie… Tant pis si c'est la même personne ».

J'ai revu le mari-tyran ; il était en bonne santé. Je suppose que l'homme sublime avait eu l'intention d'épouser une veuve riche et que, n'ayant que sa beauté pour consolation, il avait pris le large… en homme qui savait nager.

Madame Durville étant tombée très gravement malade dans le début de 1918, j'assumai des services auxquels je n'étais nullement préparée et j'eus la satisfaction de ne me sentir pas trop maladroite, même pour la vente dont je ne m'étais jamais occupée. Je tremblais de peur à l'idée de ne pas faire assez bien, possédée que je suis de la maladie du scrupule. Tout se passa

bien cependant et j'eus la chance de voir quelques clients bien singuliers. Comme, dans ces *Souvenirs*, je ne veux ni prendre un ton doctoral, ni omettre de vous parler de choses sérieuses, je n'en citerai qu'une ou deux, mais typiques.

Le plus remarquable me vint un matin. Il avait abasourdi le garçon chargé de la vente par la description du livre qu'il désirait acquérir, avec un tel luxe de détails que le pauvre enfant perdait pied. Il vint donc frapper à ma porte et, quand je sus qu'il fallait quitter l'article que j'écrivais, je l'accueillis sans enthousiasme. Je ne savais pas ce qui m'attendait.

Un drôle de petit homme, exactement cubique, avec une large tête à cheveux roux, faisait les cent pas dans l'antichambre. Il paraissait un peu fébrile et recommença tout de suite ses descriptions. J'eus le bonheur de deviner, à travers tout ce verbiage, ce qu'il désirait et je le lui fis apporter. Il se dérida tout à coup et me dit, avec bonne grâce : « Vous êtes une femme intelligente ».

— Monsieur, vous êtes bien obligeant.

— Non, non ; je sais ce que je dis… Aussi, je vais vous confier un secret… ».

J'acquiesçai d'un demi-salut en priant Dieu que cette confidence ne durât pas longtemps, car j'avais fort à faire. Tout pétillant de l'importance de ce qu'il allait révéler, il m'interrogea d'une voix profonde :

« Vous avez entendu parler de l'Antéchrist ?

— Naturellement, répondis-je, sans voir où il voulait en

— C'est moi.

J'en restai suffoquée. Son geste solennel, son attitude qui tendait à la majesté, en dépit de sa courte taille, tout prouvait qu'il était sincère. L'envie de rire me saisit, subitement modérée par la pensée qu'il était fou, fou à lier et que j'aurais tout avantage à ne pas discuter son assertion ébouriffante.

Il interpréta mon silence dans le sens de l'admiration et s'en montra tout réjoui.

« Oui, continua-t-il, c'est moi. J'ai les pouvoirs suprêmes. Et si je regardais le parquet, il s'enflammerait aussitôt.

— N'en faites rien. La maison est vieille et pleine de papiers ; nous grillerions comme des rats.

— Non, riposta-t-il d'un ton supérieur. Mais, puisque cela vous impressionne, je ne ferai pas cette expérience. »

Je n'imaginais pas un Antéchrist si conciliant, mais il tenait à me convaincre :

« C'est comme la guerre… Elle finira quand je le voudrai ».

On se rappelle Mars 1918 ; les nouvelles n'étaient pas bonnes et l'on périssait d'inquiétude :

« Monsieur, il faut vouloir tout de suite, exclamai-je, prise tout de même à son jeu.

— Non, Madame. Pas maintenant.

— Pas maintenant ? Pourquoi ?

— J'ai écrit à l'empereur d'Allemagne, assura-t-il avec un sérieux étrange. Aussi longtemps qu'il ne m'aura pas répondu, la guerre ne finira pas. On n'outrage pas ainsi l'Antéchrist… ».

Sa folie prenait à mes yeux des proportions monstrueuses. Pourtant le rapin qui se niche en tout journaliste me fit songer : « C'est la Guerre de Cent Ans… ça va mal ».

Il me raconta qu'il était comptable, que ses collègues le tourmentaient, qu'il était un Antéchrist incompris des hommes, mais que l'heure de sa revanche ne tarderait pas à sonner. En attendant cette heure problématique, la pendule sonna midi. Les employés sortaient et je ne me sentais nul désir de rester

seule avec ce fou. Le garçon de bureau, qui devait emporter la clef, me faisait des signes et je le comprenais fort bien, car j'avais moi-même une faim de naufragé. Je coupai court aux confidences :

« Monsieur, je suis surprise de ce que vous me dites. La seule explication de ce silence est que l'empereur n'ait pas reçu votre lettre. Aviez-vous mentionné sur l'enveloppe qu'elle était personnelle ?

— Non, Madame.

— Voilà… Un secrétaire, un aide de camp a cru bien faire de ne pas la transmettre. Il faut écrire de nouveau en prenant cette précaution. Elle me semble nécessaire.

— Vous êtes une femme remarquable, cria-t-il en sautant sur son chapeau. J'y cours tout à l'instant ».

Je le saluai sur le palier et refermai la porte. Je ne l'ai pas revu depuis et me suis demandé souvent ce que pouvaient être ses livres de comptes.

Entre des propos effarants, il m'avait fait comprendre la cause de sa folie. Pendant la première année de la guerre, témoin de la mort d'un cher camarade, il avait voulu évoquer cette âme fraternelle et, pour ne pas exciter les rires, il avait fait du spiritisme à lui tout seul. Pour son malheur, il avait obtenu des phénomènes qui l'encourageaient à continuer. Il s'acharna donc et l'inévitable résultat fut la hantise dont il délirait.

Il est imprudent de faire du spiritisme, dans quelque condition que ce soit ; il est absurde d'en faire tout seul. Rien n'est si dangereux, car on se place en contact avec des forces inconnues qui abusent de leur puissance et de notre faiblesse au premier signe de peur, cependant bien naturelle chez l'opérateur néophyte. J'ai vu, soigné, et souvent ramené à la santé, des malheureux qui s'étaient livrés à ces fantaisies inquiétantes. Tous, persuadés que rien de fâcheux ne pouvait leur arriver à eux — comme s'ils étaient au-dessus des autres humains — s'étaient lancés sans guide dans cette aventure, et quelques-uns pour s'amuser.

Ils étaient tous arrivés au même point : la folie cyclique. Les médecins se bornent à confier ces malades aux asiles d'aliénés. Il y aurait mieux à faire. Il ne s'agit pas d'exorcisme et l'Église, sans se désintéresser d'eux, agit sagement en déclarant qu'il n'y a dans leur cas aucune atteinte diabolique, mais leur obsession n'en reste pas moins et je sais, par expérience, que la prière est le seul traitement qui réussisse en pareil cas. Et je vais le faire comprendre.

Un homme, nullement préparé par ses études, sans avoir subi aucun développement préalable, se place devant une table, pose la main sur un oui-ja et se laisse aller à la demi-hypnose qui procède de cette attente. Son corps est à demi abandonné par son esprit et il fait appel à un Invisible dont il ne connaît pas les pièges. Or, cet Invisible est hanté de forces de tout genre, conscientes ou non, mais toutes avides d'une vie matérielle, car elles ne sont pas capables encore de comprendre que l'esprit seul existe. Ces forces, que nous appelons ici des *larves*, que l'Orient appelle des *influences errantes*, sont parfois des âmes en peine qui n'ont pas trouvé leur chemin vers la parfaite vérité. Elles s'accrochent donc à tout ce qui peut leur conférer, fût-ce pour quelques heures, l'existence exclusivement sensorielle à laquelle elles aspirent. De là proviennent ces personnalités doubles dont les romanciers et les dramaturges ont tiré des œuvres curieuses, comme le *Procureur Hallers* ou *Moi et l'Autre*, de Jules Claretie. Seule, je le répète, la prière peut venir à bout de pareils états.

Dans ses appels inconsidérés vers un monde qu'il ne connaît pas, le spirite risque de rejoindre et de mettre en œuvre ces Influences errantes, qu'il s'agisse d'un désincarné très inférieur et d'autant plus indésirable ou quelque entité sans forme précise, mais d'autant plus désireuse de se manifester qu'elle y est plus souvent contrainte par les adeptes de la magie noire.

Il est peut-être amusant de rire de telles pratiques dès qu'on n'a pas à en souffrir, mais celui qui s'est vu chargé d'en détruire la nuisance ne découvre là rien de drôle. Sans avoir une âme d'inquisiteur, on regrette que les lois humaines ne prévoient point de sanction contre les crimes de cette sorte.

J'en citerai un cas qui s'acheva par une heureuse libération. Il s'agit d'une jeune fille fort jolie qui, après avoir fait du théâtre et du music-hall, était

redevenue mannequin dans une grande maison de couture. Je l'avais connue et perdue de vue, comme il arrive si fréquemment à Paris et j'en gardais le souvenir d'une belle créature, telle qu'on les voyait à l'époque, heureusement disparue, où les jeunes femmes détruisaient leur santé par amour de la ligne. Maintenant que les restrictions nous l'imposent, *la ligne* nous apparaît comme bien moins appréciable. Quand je la vis venir chez moi, j'eus peine à la reconnaître, tant elle avait maigri.

Elle venait crier à l'aide. Et voici ce qu'elle me conta :

Au cours de sa dernière tournée, elle avait rencontré un juif algérien, dont le nom nous importe peu. Il avait été d'abord empressé, puis entreprenant, enfin elle avait dû le remettre à sa place avec quelque verdeur. Vexé de son échec, il jura de se venger ; la chanteuse ne fit qu'en rire. On va voir comme elle avait tort.

De la même manière que Panurge menaçait « la haulte dame de Paris » de « la faire chevaucheraux chiens », il lui annonça que, puisqu'elle ne voulait pas de lui, il lui imposerait pire. Peu de jours après, le pire se manifestait.

Ce furent d'abord des sensations vagues d'étranges présences. Bien qu'elle ne fût point poltronne, la jeune femme s'inquiétait de voir des objets se mouvoir dans la pièce où elle était seule. Elle sentit des frôlements sur ses bras, des gestes qui se précisèrent jusqu'au moment où elle fut possédée, au sens le plus charnel du mot. L'incube restait invisible mais, dès qu'elle était étendue, il agissait avec une énergie furieuse. Quand elle voulait résister, c'était une véritable lutte. J'ai vu, sur les coussins de sa chambre, des poignées de ses cheveux blonds et, sur son cou et ses épaules, des bleus qui ne pouvaient être que des traces de brutalités. La malheureuse ne connaissait plus le sommeil. Son lit lui faisait horreur, car elle savait trop ce qu'il représentait pour elle. Même dans la maison de couture où elle travaillait, bien qu'elle n'eût fait, cela va de soi, nulle confidence à personne, on s'étonnait de son air absorbé, de ses tressaillements au moindre bruit, du sentiment d'effroi que lui inspiraient les divans et qu'elle avait peine à dissimuler, car elle craignait, si elle s'y étendait pour un instant, qu'un investissement s'y produisît aux yeux de tous.

Elle vint, sur la foi d'une affiche, à une conférence que je faisais sur le monde invisible. Elle me pria de la recevoir — ce que j'acceptai aussitôt. C'était déjà un soulagement pour elle de raconter son malheur auquel j'eus d'abord peine à croire ; et le traitement commença.

Je la forçai de prier avec moi pour celui qui la persécutait et, en même temps, je fis effort pour me rendre compte de l'origine et du processus de l'action créée autour d'elle. J'étais alors moins bien développée pour la voyance que je suis devenue depuis. D'autre part, je tenais à garder toutes mes facultés pour la lutte, ce que je ne pouvais réaliser en faisant à la fois de la voyance et des soins. Je priai donc le très bon médium qu'était Andrée de Lor de m'assister en cette affaire, et j'eus tout lieu de m'en louer.

Le Tunisien, ou le sorcier qui avait fait l'envoûtement pour lui, avait libéré une larve, le double d'un malheureux enfant arabe ou plutôt d'un adolescent, récemment mort dans une rixe. C'était une force sauvage et, très certainement, ni chez les chrétiens ni chez les musulmans n'avait jamais entendu parler de son âme. C'était une petite bête sauvage avec des instincts de feu. Un père ou un époux — je ne me le rappelle plus — l'avait trouvé beaucoup trop près d'une fille ou d'une épouse. Les paroles injurieuses auraient peut-être suffi, si le juvénile amant avait fui, mais il avait résisté, crié et, les couteaux entrent en danse, on l'avait trouvé sur le sol, absolument vide de sang. Il avait donc quitté son corps, ivre de colère et de luxure, dans un état parfait, pour accomplir la mauvaise œuvre qu'on lui destinait. Je priai Andrée de Lor d'incorporer ce malheureux. Elle changea subitement de voix et, sur le ton roucoulant des Arabes, elle nous décrivit les sentiments effroyables où se débattait l'agresseur.

Comme la plupart de ceux qui meurent de mort violente sans s'y être préparés, il n'admettait pas qu'il fût mort. Il voyait, il entendait, il désirait comme un vivant, et l'absence de son corps le surprenait comme un accident dont il ne savait pas les causes. De plus, il souffrait d'une peine qui lui paraissait injustifiée ; il était « dans le noir » et il voulait se venger contre n'importe quelle créature de cette privation du jour. Son seul plaisir était celui qu'il prenait de sa victime — et tant mieux si elle en souffrait.

Je dégageai la patiente et lui donnai quelques indications qui lui permettraient de dormir d'un repos moins agité. Puis je lui demandai de

prier avec moi pour que son persécuteur obtint aussi quelque merci. Celui-ci, toujours par le truchement du médium, commença par se fâcher, en des termes qu'Andrée de Lor n'eût pas prononcés pour tout l'or du monde, puis, sous l'influence de la prière, il s'adoucit ; mais « le noir » lui était une torture constante.

Nous fîmes une neuvaine de Messes. Jour après jour, l'âme en détresse éprouvait un soulagement. À la fin, il dit — et le médium répandait d'abondantes larmes — : « Je vois que j'ai été affreusement méchant, mais ce n'était pas ma faute. J'étais sous une puissance horrible et j'étais plein de rage à l'idée que j'étais dans le noir pour toujours. Maintenant, je vois, loin, bien loin, comme au bout d'un tunnel, une toute petite lumière. Je sais que je sortirai d'ici et la paix me vient avec l'espérance. J'endurerai ce qu'il faudra, puisque ma peine doit finir. » Il promit de se faire pardonner en rendant à sa victime tous les services qu'il pourrait. J'ai su depuis qu'il avait tenu parole et, comme après quelques mois, je n'ai pas revu la patiente, je pense que la guérison a été définitive.

Les sorciers de l'Afrique du Nord connaissent beaucoup de procédés et ils savent surtout se servir de ces larves pour des envoûtements de tout genre. Je vous en conterai un qui servira de transition pour mes voyages en astral.

III.

Voyages en astral

Un très bon camarade et sa femme, pour qui j'avais de l'amitié, venaient me voir souvent et ils me racontaient leurs ennuis quotidiens. C'était un ménage très épris. Lui, pour épouser sa femme, avait divorcé et la première épouse, réfugiée en Algérie où elle avait de la famille, avait consulté, pour se venger, une vieille femme qui n'avait que trop réussi. Chaque fois que son ex-mari entreprenait quelque chose, cela cassait presque immédiatement. Il ne pâtissait d'autant plus que sa jeune femme était de santé délicate, qu'il eût voulu l'entourer de soins et surtout la faire vivre dans un pays d'enchantements, sur quelque rive orientale dont elle avait la nostalgie. Ils habitaient un pavillon assez joli dans la banlieue, assez différent du palais rêvé. Un samedi qu'il me racontait sa peine et le dégoût qu'il avait à travailler chez un industriel dénué d'affabilité, qui payait le moins qu'il pouvait un secrétaire en possession de presque toutes les langues de l'Europe, il me dit :

« Je me demande si ce n'est pas l'effet d'un sort ».

Et il m'expliqua dans quelle situation il se trouvait à l'égard d'une femme irritée, qui habitait l'Afrique du Nord. Je me rappelai le Tunisien.

« Diable ! Ils connaissent le jeu, dans ces pays-là. Il faudrait s'en rendre compte. Je tâcherai d'aller voir chez vous.

— J'aimerais mieux que ma femme ne soit pas avertie ; elle est tellement nerveuse…

— Votre femme ne saura rien et vous pas grand'chose, car je pense aller visiter cela en dédoublement. J'irai au milieu de la nuit pour ne voir

personne de vivant qui puisse m'induire en erreur. Mais dites-moi bien exactement ce que vous voudriez. »

Il voulait d'abord la paix et un arrangement avec sa première femme qui lui créait méchamment des difficultés financières ; il voulait quitter son industriel — ce qu'il ne pouvait faire sans avoir un nouvel emploi. Enfin cet emploi devait être en Orient. Mais il était « barré » dans toutes ses entreprises. C'est de cela que je devais me rendre compte.

« Fort bien, lui dis-je. J'irai voir cela.

— C'est que… nous ne sommes pas installés…

— J'irai, mais vous n'en saurez rien. Je laisserai mon corps ici ; d'ailleurs, il me gênerait pour voir ».

Il partit un peu effaré, me promettant de venir prendre, le surlendemain lundi, le résultat de mes investigations.

Le premier effet de cette course en astral fut un rhume de tout premier ordre. Une femme soucieuse de dramatiser l'appellerait congestion ou fluxion de poitrine, mais je tiens à rester véridique. J'avais simplement oublié que nous étions au cœur de Janvier et qu'il faisait un froid atroce. Le double est beaucoup plus sensible que le corps aux variations de température, car il est nu et plus que nu.

Le Lundi, vers 18 heures, l'intéressé vint à l'heure dite.

« Vous êtes toute enchifrenée. Vous toussez. Qu'avez-vous fait ? Où avez-vous pris cela ?

— J'ai fait ce que j'avais promis ; j'ai pris cela devant chez vous ayant oublié que les rives de la Seine ne sont pas celles de la Méditerranée. Votre jardin n'est pas chauffé.

— Je suis navré, fit-il poliment ; puis, avec une ardente curiosité : Et vous avez vu quelque chose ?

— Plutôt. Il est heureux que vous soyez venu seul ; votre femme prendrait des cauchemars épouvantables à m'écouter.

« Vous avez parfaitement raison : il y a bien une action magique. Il y a, du côté du jardin, une porte fenêtre et une fenêtre qui m'ont paru être celles de la salle à manger.

— C'est exact.

— À moins de 2 mètres au-dessus du perron, il y a un gros clou auquel pend une ficelle. C'est là qu'est accroché le charme.

— Je n'ai rien vu.

— Naturellement, puisqu'on agit à distance, et c'est même du beau travail. À ce clou pend une tête coupée, probablement une tête de guillotiné. Il serait curieux de savoir si l'on a exécuté quelqu'un en Algérie il y a quelque temps — un an au plus.

— Il y a eu… (il me nomma l'auteur d'un crime que j'ai oublié).

— Je ne sais avec quelle complicité on a pu se procurer cette tête. Probablement le gardien du cimetière. On a chargé le double du mort son esprit volant, comme disent les sorciers de s'accrocher à vous et de vous occasionner tous les ennuis en son pouvoir. Il n'y a que trop réussi.

— Tout est perdu, gémit-il. Jamais je ne m'en délivrerai.

— En voilà une idée. Avez-vous de l'encens ?

— Il y en a toujours à la maison.

— Fort bien. Vous allez rentrer chez vous. Vous prendrez des pinces, si possible à manche de bois. En tout cas, conservez vos gants. Pour invisible que soit l'objet, il est malpropre et dangereux. Vous arracherez le clou et la ficelle et vous jetterez le tout dans la salamandre. Puis vous brûlerez de l'encens, vous lirez le début de l'Évangile selon saint Jean qui est à la fin de la Messe — les magiciens noirs détestent ça, mais nous ne tenons pas à leur

faire plaisir —. Je crois que ce sera fini. Si le magicien reçoit sur les ongles… Ce lui sera motif d'utiles réflexions ».

Il courut vers la gare et, le lendemain, sa jeune femme me fit visite.

« Maurice est arrivé comme un fou. Il a allumé l'électricité sur le jardin ; il a arraché des tas de clous sur la façade de ce côté puis les a jetés dans le feu. Il a allumé de l'encens et je ne sais pourquoi, j'ai été malade à mourir pendant un bon quart d'heure, puis subitement délivrée. Et j'ai dormi comme je n'avais pas fait depuis des années. Ce matin, il m'a raconté l'histoire la plus incroyable.

— Ne la croyez donc pas, ripostai-je un peu piquée. Vous verrez par la suite si cette hécatombe de clous était nécessaire.

— Ce n'est pas ça que je voulais dire.

« N'en parlons plus. À très bientôt. »

C'est lui qui revint le premier.

« Vous aviez raison.

— Je le sais bien.

Lisez cette lettre (je refusai d'un geste). Ma première femme accorde un arrangement meilleur que celui que j'avais offert. J'ai signé tout à l'heure. C'est un grand poids de moins… Et puis il y a autre chose. J'ai rencontré un ami. Nous avons causé ; je lui ai dit combien je voudrais partir pour l'Orient. Il sait ce dont je suis capable et il parle de me trouver quelque chose à Constantinople. Ah ! je n'ose pas espérer.

— Ne parlez pas ainsi. Commencer une affaire avec le sentiment qu'elle n'aboutira pas, c'est la vouer à un échec sûr. Votre affaire réussira ; vous irez à Constantinople.

— Et je quitterai Machinskof. (Je m'interdis tout nom propre risquant de causer de la peine ou du tort, mais il s'agissait d'un inventeur russe dont les idées n'étaient point sottes).

— Il vous a été utile en son temps.

— C'est vrai. Si mon affaire marche, il faut que je me préoccupe de me trouver un remplaçant.

— Occupez-vous en tout de suite ».

L'affaire de Constantinople se signa en un temps record et je vis arriver Maurice, tout heureux de cette nouvelle, mais inquiet encore.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Vous devriez être content.

— Je le suis… Mais il faut que je fasse mes adieux à Machinskof ; je redoute cette entrevue… Il est si rude.

— Il manque de bonne façons, mais ce n'est pas un méchant homme. Quand faites-vous cette démarche ?

— Je lui amène, demain à 11 heures, le remplaçant que j'ai déjà préparé aux travaux à faire.

— Fort bien, ma pensée vous suivra. Et songez que ce sera fini ensuite.

— Vous me rendez courage.

— C'est mon métier, vous le savez. »

Il riait en me quittant avec une confiance toute neuve.

L'entretien du lendemain fut des plus bizarres. Machinskof, voyant entrer son secrétaire avec un visiteur imprévu commença par fulminer :

« Je ne vous ai pas appelé. Je n'aime pas qu'on entre chez moi avec des étrangers sans mon autorisation. Je ne sais pourquoi je vous garde.

— Justement, dit Maurice, je m'en vais.

— Vous vous en allez ? clama l'inventeur sidéré. Vous vous en allez comme ça ? Vous me laissez tomber sans que j'aie un autre secrétaire ? Qu'est-ce

que je vais faire maintenant ?

— Monsieur, si vous me laissiez parler, vous ne vous inquiéteriez pas. Je vous amène mon successeur qui a, comme moi, vécu en Russie, qui parle les mêmes langues et que j'ai mis au courant de tout ce qui peut s'exprimer théoriquement. Deux jours de collaboration vous feront trouver en lui un secrétaire meilleur que moi, car il est en meilleure santé.

— Mon cher, grommela le patron radouci, vous êtes un excellent type. Vous avez pensé à tout. C'est gentil. Où allez-vous en me quittant ? je pense que vous avez trouvé mieux.

— Je ne sais. Mais je vous ai dit combien je désirais retrouver un climat moins dur, surtout à cause de ma femme. On nous offre une situation assez importante à Constantinople…

— Constantinople ?… rêva Machinskof. Je connais bien. J'y ai passé de fichus moments tout de suite après la révolution… Tout cela est loin. À propos. Vous allez avoir beaucoup de dépenses à faire. Vous ne me refuserez pas de vous y aider en souvenir de nos bonnes relations. Je ne suis pas toujours aimable : mais moi aussi, je suis un brave homme. Et puis, laissez-moi travailler. »

Il écrivit un chèque, le tendit à son ancien secrétaire et, sans lui laisser le temps de le lire, le conduisit jusqu'à la porte. Le chèque était assez important pour faciliter bien des choses.

Je me réjouis de les voir partir et allai les embrasser au moment où ils prenaient place dans l'Orient-Express. Ils m'annoncèrent en des lettres enthousiastes leur arrivée et leur installation, puis, comme il arrive toujours, les lettres s'espacèrent — signe évident que tout allait bien.

Je ne me rappelle plus si ce fut cette année-là ou la suivante, je reçus le 14 Août une missive affolée « Chère Tante Anne, disait-elle en substance, mon mari est au plus mal. S'il venait à mourir, ce serait à douter de Dieu. Pouvez-vous faire quelque chose ? »

La nécessité de douter Dieu lorsque l'on perd un être cher ne me paraissait pas d'une logique écrasante, mais une femme inquiète a droit à dire bien des sottises. Ce n'était pas le moment de prêcher. Je résolus d'y « aller voir ».

C'était une merveilleuse journée. J'habitais, avec Mme Ortus, fille du colonel dont j'ai déjà parlé, une toute petite maison dans le charmant village de Pontchartrain. Nous avions une petite bonne qui chantait toute la journée. Pour ce que je voulais faire, il me fallait un complet silence. J'en donnerai plus loin le motif.

Montrant donc la lettre à mon amie, je la priai d'emmener le plus loin possible l'inopportune cantatrice.

« Vous allez encore faire du dédoublement ? désapprouva-t-elle.

— Il faut bien ; en ne peut pas laisser cette pauvre femme dans un tel état ; et puis Maurice a l'air vraiment malade.

— Je n'aime pas cela.

— Vous êtes trop bonne pour moi. Ne rentrez pas avant midi. Vous me retrouverez en bon état.

— Je l'espère. »

Cette matinée de Dimanche est présente à mon esprit comme si c'était hier. Je fis mes préparatifs et je m'étendis sur mon lit. Et, laissant mon corps dans ma chambre, je me laissai filer vers Constantinople. Je n'ai jamais vu plus belle lumière. Tout était d'un bleu profond et doux inondé d'or vivant. Je ne connais pas la Turquie, mais si la lumière y est aussi belle, je ne comprends pas qu'on la quitte. Je nageais dans la béatitude. Un être dédoublé est comme un chien sur une piste ; je savais avec autant de précision que je me rapprochais de mon malade. Tout allait donc au mieux.

Soudain, je faillis me réveiller de saisissement. Devant moi, une haute statue, dorée et toute neuve, étincelait dans le soleil.

« Bon Dieu ! Je ne suis pas à Constantinople. Il n'y a pas de statues en pays d'Islam ! En quel endroit puis-je bien être ? »

J'avais envie de rentrer en mon corps. Cependant, je sentais, je savais que mon malade était là. Sa femme avait joint des cheveux à sa lettre. Ce contact établi m'empêchait de me tromper. Je continuai donc et fis ce que j'avais à faire.

Quand Mme Ortus revint à midi, exacte comme une pendule, j'avais depuis moins d'un quart d'heure repris possession de mon corps.

« J'étais inquiète, me dit-elle, mais je craignais de rentrer trop tôt. Vous êtes verte. Je vais déjeûner près de vous. Restez étendue. »

En déjeûnant, je lui exprimai la stupeur que j'avais éprouvée devant cette invraisemblable statue.

« Je ne comprends pas davantage. Il ne peut pas y avoir de statue ; ça ne s'est jamais vu depuis Mahomet ».

Le lendemain, je recevais par avion une lettre reconnaissante : « Vous êtes une Tante Anne merveilleuse. Qu'est-ce que vous avez fait ? »

Ma réponse fut simple :

J'ai fait ce que j'avais à faire, mais je serais curieuse de savoir ce qui s'est passé le 14 à 11 heures 1/2. heure de Paris. »

La nouvelle missive vint par la voie ordinaire :

« Maurice est hors de danger. Quoiqu'il ne soit pas des plus forts. Le 14 à 8 heures, le médecin déclarait qu'il y avait peu d'espoir, qu'on était en présence de la fièvre typhoïde dans sa forme la plus maligne, à 10 heures 1/2 (11 1/2 chez vous) il s'est assis sur son lit, il avait son expression coutumière ; et il demandait les journaux. Le soir il a dîné à table. Le médecin ne comprend pas. »

Ce dernier membre de phrase était pour le moins inutile. Je remis à plus tard la satisfaction de mes curiosités sur les statues possibles. Elles furent satisfaites un mois plus tard. La jeune femme était venue se réapprovisionner de fanfreluches à Paris ; je lui posai la question qui m'avait tourmentée.

« Mais si, il y a une statue, une statue de 8 mètres de haut ; c'est la propre statue de Ghazi qu'il a fait ériger pour amener les Musulmans à une conception plus moderne de l'Islam. »

Cette explication me fit grand plaisir, car elle démontrait que je ne m'était pas suggéré la visite que j'avais faite. J'avais vu, contre toute attente, un objet qui, à mon sens, était impossible à trouver tandis qu'il existait réellement. J'étais bien allée à Stambul ; j'en avais la preuve formelle.

Comme on le pense bien, ce n'était pas la première fois que je faisais de telles escapades. Je sais qu'on peut envoyer ainsi à distance un sujet magnétique. Mais, en ce qui me concerne, estimant que ces sorties sont assez dangereuses, surtout quand il faut aller loin, je n'aime pas risquer les autres.

Ma première sortie volontaire fut d'une imprudence folle car je ne savais que fort peu de chose à ce sujet et je ne pris aucune précaution. C'est à la suite d'une discussion amicale que je me livrai à cette folie.

Je voyais alors fréquemment un ménage d'excellents sculpteurs, Camille et Annie Alaphilippe, chez qui nous faisions des expériences de spiritisme dont je vous parlerai tantôt. Annie, qui était assez tranchante dans ses expressions, m'affirma que le dédoublement était impossible et, sans plus ample information, je pris la détermination de lui prouver qu'il existerait, cette nuit même.

À peine rentrée, je me couchai et, sans trop savoir ce qui adviendrait, me contraignis, si j'ose dire, à sortir de mon corps. Je mentirais en affirmant que j'étais sans inquiétude, mais cette inquiétude donnait plus de saveur à ce que je faisais. Le dédoublement se produisit exactement comme dans les ouvrages techniques. Une vapeur blanche se dégagea de mon plexus solaire, tandis que j'avais la sensation d'une digestion difficile et, comme on dit, le

cœur barbouillé. Au bout d'un quart d'heure, sans que rien me fît attendre ce changement d'état, je me sentis bizarrement légère, debout à côté de mon lit et considérant avec amusement mon corps étendu. Je passai dans la pièce à côté où mon neveu dormait d'un sommeil de vingt ans et chercha quelle niche je pourrais bien lui faire, mais j'eus peur de le réveiller. Sa cravate était sur le tapis et, par réflexe, je me penchai pour la placer plus correctement. Alors seulement, je pensai que mon corps était dans l'autre pièce. Drôle de sensation.

Il valait mieux ne pas prolonger cette séparation, je sortis donc à travers le mur sans la moindre difficulté et, une fois dans la rue, sachant combien je suis sujette à m'orienter à l'inverse de la vérité, je suivis la voie du tramway.

Mes amis étaient déjà couchés et dormaient. Je notai la couleur et les détails de leur vêtement de nuit, mais ce n'était pas à mes yeux une preuve suffisante. Je cherchai ce que je pourrais faire pour laisser une preuve de mon passage et, sans me rendre compte des difficultés de mon entreprise, je voulus faire tomber un objet quelconque. J'avisai au coin de la cheminée un petit objet en verre doré. C'était un gobelet à liqueur. À l'état normal, il ne m'aurait guère pesé, mais, privée de mon corps, il me parut aussi encombrant qu'un piano. Mes efforts ne le faisaient guère changer de place et j'allais y renoncer lorsque je m'aperçus qu'il avait tout de même bougé. Encouragée par cette constatation, je repris cette besogne accablante. Je mis bien une demi-heure à le faire parvenir au bord du marbre puis basculer sur le sol où il se brisa en mille miettes.

D'un sursaut, ils furent tous deux assis dans le lit et j'entendis Annie attester d'une voix boudeuse :

« Je parie que c'est cette imbécile d'Osmont ! »

La pensée me vint qu'ils allaient faire de la lumière et que je pourrais en souffrir. Ils savaient que j'étais venue, je pouvais rentrer. Ce que je fis.

À notre prochaine rencontre, je dis au mari, venu le premier : « Je parie que c'est cette imbécile d'Osmont !

— Alors c'était bien vous ? Vous en avez fait de belles !

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous avez cassé une relique de famille. Annie a eu beau coup de peine et je pense qu'il vaut mieux n'y pas revenir ».

J'étais très fâchée d'avoir si mal choisi l'objet de mon expérience et je ne contai à personne que j'avais été malade à mourir en rentrant en moi-même. L'effort que j'avais donné — si disproportionné avec l'effet obtenu — m'avait réellement accablée. Je ne mis pas mon neveu dans la confidence, sachant bien qu'il m'eût donné son avis en termes nets et énergiques car je relevais d'opération.

Après une telle besogne, les encouragements faisaient défaut et cependant j'étais contente d'avoir, sans l'aide de personne, fait ce que je voulais comme je voulais.

Toutefois j'admettais qu'il fallait à présent apprendre un peu comment j'aurais dû faire. Je lus la *Méthode de dédoublement personnel* de Ch. Lancelin, qui restera toujours le livre à étudier sur cette question spéciale. Je sus par lui que le déplacement d'objets qui m'avait donné tant de peine était un fait extraordinaire dont j'aurais pu m'enorgueillir. Je connus, par la même occasion les dangers que j'avais courus et tout ce que j'aurais dû faire. Je me promis de ne pas recommencer et, comme on a pu voir, je n'ai pas tenu ma parole, quand j'ai pu croire utile d'aller ainsi faire des visites.

Sans vouloir passer pour un foudre de guerre, je dois convenir que j'avais laissé voir quelque témérité. Même avec Lancelin pour guide, je ne conseille à personne d'imiter cette performance ; je vais vous expliquer pourquoi.

Tout le monde ou presque sait que notre personnalité se compose de trois éléments que certaines méthodes subdivisent en sept. Il en est fait un tableau fort remarquable, avec le nom de ces sept éléments, dans les religions du passé, à la fin de *l'Âme humaine* de Lancelin. Pour ce que je tiens à dire, les trois éléments dont parle Saint Paul sont suffisants. Nous avons un esprit, *nous*, invisible et qui n'aspire qu'aux choses supérieures ;

nous avons un corps, *sôma*, qui, abandonné à lui-même, est seulement un cadavre. Il existe entre ces deux êtres si dissemblables un agent de liaison, l'âme, *psyché*, l'être sensitif qui, en principe, devrait obéir à l'esprit et se faire obéir du corps. Quand, comme il est trop fréquent, *psyché* obéit à son corps, oublieuse de son esprit, et de ses hautes destinées, elle se met en état de péché, car elle n'est pas faite pour avoir du plaisir, mais pour être au service de l'esprit. Ce n'est qu'après un assez long stade d'entraînement que *psyché* finit par comprendre son vrai devoir et par s'y plaire. Toutes les ascèses, même les plus matérialistes, je veux dire celles qui ne visent pas à autre chose qu'à des réalisations expérimentales, n'ont pas d'autre but que ce dressage de *psyché*, mais chacun, cherchant ce qui l'intéresse, le réalise comme il peut.

Nous produisons chaque jour un dédoublement involontaire, pendant notre sommeil. L'esprit libéré fait ce qu'il croit utile. *Psyché*, la bride sur le cou, se promène dans son domaine qui est notre subconscient et les mondes qui lui sont accessibles. De là proviennent les songes qui sont absurdes ou prophétiques, parce que *psyché* a choisi le monde des réalités futures ou celui de la pure fantaisie pour y faire sa promenade. Il est des gens qui peuvent, à volonté, diriger leurs rêves et des traités fort sérieux existent à ce sujet. Il y a même le moyen de s'imposer en songe à l'objet désiré, ce qui est un moyen comme un autre de lui parler d'amour.

D'autres phénomènes de dédoublement se produisent avec plus de netteté mais avec moins de fréquence. Ce sont les *intersignes*. Dans toutes les familles de nos côtes et des côtes de tous les pays, on raconte une ou plusieurs histoires de ce genre. Un marin apparaît aux siens dans le moment même où son bateau est en perdition. Parfois il en réchappe, le plus souvent, il est perdu. Mais, à cette heure décisive, il a pensé aux siens avec intensité, revécu tel détail de sa vie qu'il oubliait en temps ordinaire, et si forte est cette pensée qu'elle suffit pour faire apparaître *psyché*, sous sa forme habituelle chez les parents qui ne comprennent que trop de quel deuil ils sont menacés. On a des sensations du même ordre dans l'anesthésie qui précède une opération. Je me souviens, dans la brûlure de la soif, d'avoir évoqué certain cerisier dans le jardin de mon enfance dont les cerises devenaient le symbole de la fraîcheur.

Un excellent entraînement au dédoublement est la transmission de la pensée. Victorien Sardou a publié ses recherches à cet égard et sur la foi de son curieux petit livre, je fis des expériences analogues. J'ai déjà parlé d'Andrée de Lor. C'est elle qui accepta de m'assister en cette affaire.

Chaque année, ses devoirs professionnels l'appelaient à Monte-Carlo. À cette distance, nous pouvions être sûres de ne pas nous communiquer volontairement nos pensées. Il fut convenu que, tous les Mercredis — elle était spécialement libre, ce soir-là — je penserais avec force à quelque chose et que, pour plus de précision, je dessinerais l'objet évoqué. Elle, de son côté, m'écrirait avant de s'endormir. Nous fîmes ainsi pendant plusieurs semaines avec un résultat indéniable.

Cela n'allait cependant pas sans quelque mécompte. Le Mercredi des Cendres, ayant croisé dans l'escalier le fils de ma concierge en habit de Pierrot, je dessinai, le soir, le chapeau de ce personnage. Si j'avais eu quelque prétention dans l'art de Raphael, j'aurais été bien marrie, recevant, le Vendredi matin, la lettre habituelle où Andrée me disait : « Quelle bizarre idée de m'envoyer un pain de sucre dans une assiette ». C'était humiliant mais exact.

Ne vous figurez pas que je faisais de la sorte une chose extraordinaire ; il vous est loisible d'en faire autant. Le seul point nécessaire est de savoir parfaitement ce que vous voulez transmettre et le dessin vous sera de la plus grande utilité pour réussir.

Le dédoublement est chose plus grave et demande un entraînement plus sérieux. N'imitez pas mon imprudence ; je l'ai payée d'une lassitude extrême qui m'a déprimée plusieurs jours.

Naturellement, à mesure que vous pratiquerez plus fréquemment cette expérience, elle vous deviendra plus facile, et même presque spontanée ; c'est ainsi qu'il m'arrive, dans une séance de psychométrie, de filer hors de moi de « d'y aller voir » mais c'est surtout quand je sais que la distance n'est pas grande. Dans le cas contraire, je craindrais d'une part que le déplacement fût plus long que je ne voudrais ; d'autre part de me sentir en proie à quelque indisposition, ce qui serait un ennui pour la personne consultante.

Il n'y a aucune limite à la portée du dédoublement. Le plus loin que je sois allée de la sorte est le Gabon. Le frère d'une de mes plus chères élèves s'y trouvait gravement malade et sa sœur vint me demander si je pouvais savoir quelque chose. d'exact sur l'état de l'absent. Je lui promis d'y aller voir cette nuit même. Je préfère de beaucoup faire ces voyages la nuit, à cause de la tranquillité qu'elle procure. Un être dédoublé supporte difficilement un bruit inattendu, car il peut rentrer dans son corps avec une dangereuse brutalité. On sait combien il est désagréable d'être réveillé en sursaut. Il est mille fois plus douloureux d'être éveillé d'un dédoublement. Je ne sais si l'on pourrait en mourir, mais c'est une sensation des plus pénibles. Il faut également avoir l'estomac peu chargé de nourriture. En déjeûnant légèrement et ne dînant pas du tout, on est dans les meilleures conditions possibles. Il vaut mieux, surtout dans les débuts, consommer du poisson que de la viande et ne pas boire de vin rouge. Mais, dans un cas urgent, il est certain que l'on part comme on est, puisque l'on ne risque que soi.

On fait, hors de soi, les mêmes gestes et mouvements auxquels on procéderait en magnétisant un malade. La prière est d'un grand appui et, en ce qui me concerne, j'ai une confiance absolue dans le *Salve Regina* ; il est sans exemple que j'aie été déçue en le disant.

Pour en revenir à mon voyage au Gabon, je partis donc cette nuit même et je dois dire que ce voyage fut tout le contraire de mon voyage en Turquie. Je ne sais pourquoi j'eus la sensation de nager dans un fluide épais et visqueux, peuplé de présences à la fois voluptueuses et agressives. Ce n'était rien moins qu'agréable ; je ne flânai pas en chemin. Dans la chambre du patient, j'eus une surprise très grande. Là, tout était bleu : la moustiquaire, les draps, les murs ; le malade même avait l'air trempé dans un bain bleuâtre. Je rentrai en moi tout étonnée. Le lendemain, je rendis compte de ma visite, comme je l'avais promis.

« Existe-t-il des moustiquaires bleues ?

— Je ne crois pas, dit mon élève, mais nous en aurons le cœur net. C'est peut-être seulement un signe, le bleu, ce serait guérison.

— Peut-être. »

Elle écrivit à la colonie, mais les lettres mettent longtemps à voyager aller et retour. J'étais persuadée que j'avais mal vu et que cette chambre toute bleue était un effet de mon imagination. J'avais à la fois raison et tort.

Les draps, la moustiquaire et les murs étaient blancs. Mais la lumière était donnée par une ampoule teinte en bleu et de là venait mon erreur qui, dans le fond n'en était pas une. Mais c'était encore la preuve d'un véritable déplacement puisque, contre toute vraisemblance, la teinte bleue existait en réalité.

J'ai dit, à propos du spiritisme, les dangers que l'on court en appelant des présences que l'on peut difficilement choisir ou contrôler. Le plus caractérisé est la hantise ; on ne sait jamais si l'on s'absente sans prendre de précautions, quel être des domaines inférieurs peut investir le corps à votre place. Je ne pense pas qu'un démon s'en donne la peine, mais il est des morts en peine, et des êtres sans forme qui ne demandent pas mieux trouver un tel domicile. Il se produit alors trois éventualités.

La première, qui est normale, est que l'assiégeant estime qu'il a affaire à trop forte partie et qu'il décampe sans tambour ni trompette ; on en est quitte pour la peur et pour une forte migraine, souvent accompagnée de vomissements. La seconde, c'est que le visiteur combatte avec énergie. Il se produit alors des crises violentes, dont la mort est généralement le dénouement assez rapide. Enfin, comme je le disais pour les spirites, il se produit des cas d'infestations ou d'obsession, au cours desquels les deux occupants habitent à tour de rôle le corps en litige. Il n'est pas impossible de chasser l'envahisseur, surtout si c'est une force d'origine humaine ; mais la médecine n'a rien à y voir. En tout état de cause, c'est un danger assez redoutable pour guérir les curieux de la fantaisie de se dédoubler « pour s'amuser ». Le risque n'est que trop réel et il est d'autant plus grave que l'on agit sans motif valable.

Il est très certain que l'expérimentateur qui court ce risque pour rendre service à un malade ou, comme je l'ai fait au début de l'occupation, pour savoir si un disparu est mort, malade ou prisonnier, sera plus soutenu par les puissances protectrices que le chercheur de sensations. Celui-ci, le plus souvent, a confiance en soi-même et se dispense de prier. Ce qui est un tort.

On peut également prendre des précautions plus matérielles. Les influences mauvaises sont ennemies de la lumière. Si donc on expérimente la nuit, il est prudent de garder avec soi une faible veilleuse et je la conseillerai bleue à cause de l'équilibre qui naît de cette couleur et qui déplaît aux visiteurs impurs, tous soucieux de causer un trouble dont ils bénéficient.

Dans les sanctuaires d'Égypte et de Grèce, on enveloppait de laine blanche ou de lin pur le sujet en dédoublement. Cette indication est profitable, et je crois la laine plus utile. Cependant, le lin a toujours été considéré comme l'étoffe la plus pure ; la laine et la soie étant seulement des excrétions animales. Il y a peut-être là des motifs de convenance personnelle. En tout cas, l'enveloppement n'est pas difficile à réaliser et il préserve efficacement.

IV.

Entre le visible et l’invisible

« Il y a plus de choses, Horatio, entre le ciel et la terre, que n’admet votre philosophie ». Ainsi parle Hamlet en toute sagesse. Il faut cependant affirmer, pour ne se donner point l’apparence d’un évocateur de cauchemars ou d’un charlatan qui veut se faire passer pour un grand faiseur de merveilles, il faut affirmer qu’une merveilleuse harmonie règle les rapports du visible et de l’invisible et que, si nous nous y soumettions, nous aurions infiniment moins de contretemps à supporter. Dieu n’a rien créé de mauvais, puisqu’il a créé le monde « suivant le poids, le nombre et la mesure » ; mais la faute humaine a introduit dans cet équilibre parfait un élément de désordre dont la maladie corporelle est, en ce qui nous touche, la manifestation la plus concrète.

Les sages de tous les pays et de toutes les religions ont cherché à connaître les rapports numérables qui se produisent entre le visible et l’invisible et plusieurs y sont arrivés. Pythagore, bien que son savoir ne soit que le reflet d’initiations plus anciennes, a exprimé cette vérité par la connaissance des Nombres et l’Église, dans sa sagesse, a reconnu la valeur de son enseignement et l’a placé, comme Orphée et Virgile, entre les précurseurs de la Foi. Ainsi a-t-il sa statue à la Cathédrale de Chartres, cette *Somme* de pierre où tout l’enseignement catholique a été inscrit.

Il est donc de toute nécessité, si l’on veut comprendre quelque chose aux études traditionnelles, soit dans leur enseignement intellectuel, soit dans leur mise en pratique, d’étudier les rapports qui vous démontrent aisément qu’il n’existe point de hasard dans le monde par qui nous sommes entourés, que la Loi est tout et que cette Loi se montre à nous avec d’autant plus de clarté que nous nous en approchons humblement, avec le désir de servir et non de nous enrichir ou de nous glorifier.

Si nous voulons comprendre quelque chose au monde dans lequel nous devons vivre, il convient de nous rappeler que, suivant l'expression de Saint Augustin dans son traité de *La Musique* : « Toute chose qui existe ici bas possède dans le monde spirituel sa forme essentielle ». On doit alors admettre qu'il n'est pas de rapports fortuits entre les êtres et que ces rapports extérieurs annoncent des liens plus profonds et plus étroits. Ce n'est pas ici le lieu de faire un cours d'Astrologie ni d'exposer la matière d'un traité sur les Sciences d'Observation, mais on est bien forcé de voir que ces sciences, aussi anciennes que le monde et qui ont peu changé en route, ne reposent pas seulement sur les fantaisies d'une imagination débridée.

Pour les médecins anciens — qui ne tuaient pas leurs malades plus souvent que les médecins modernes — ces rapports de forme, quand il s'agissait d'un végétal ou d'un minéral avec un organe du corps, annonçaient la possibilité de servir de réconfort ou de remède. C'est ainsi que la noix, dans son petit crâne de bois, enveloppé d'une membrane comme le cerveau de la pie-mère, est un réconfortant excellent pour la fatigue cérébrale. Il y a mille autres indications similaires et, quand Jean Baptiste Porta rapproche les types humains de formes animales, son exposé est peut-être simpliste, mais il n'en correspond pas moins à une réalité.

Il y a bien des années que j'ai établi une autre méthode de Physiognomonie, basée à la fois sur l'astrologie et sur les tempéraments et, sans avoir la fatuité de croire que cette méthode est parfaite, j'ai la consolation de la voir assez souvent pillée pour penser qu'elle n'est pas tellement absurde. Je donne ce même cours à peu près chaque année et il m'est arrivé quelquefois ce plaisir de voir mes élèves en tirer un réel avantage.

C'est ainsi qu'une jeune fille que je voyais chaque semaine reçut un beau matin une lettre du percepteur lui demandant, sur le ton le plus comminatoire, de verser une amende de 35 000 francs, pour dissimulation dans ses déclarations de biens. Saisie d'une légitime indignation, elle prit son chapeau et ses gants, bien décidée à faire valoir son bon droit, par toutes armes courtoises et autres. Fort heureusement, la perception n'était pas toute proche de son domicile, car dans l'état d'esprit où elle était, ses paroles auraient dépassé sa pensée et, comme en matière de fisc, comme

pour les condamnations militaires, il faut d'abord exécuter, quitte à plaider ensuite, elle se fût mise dans un mauvais cas.

En cheminant, elle se souvint d'être assez bonne physiognomoniste. Il ne fallait pas s'emporter mais voir d'abord en quoi était fait le percepteur. Il y avait peut-être moyen de lui faire entendre raison sans se mettre en colère.

Donc, pendant qu'elle attendait dans l'antichambre du fonctionnaire, elle eut occasion de le voir passer. C'était un Marsien presque pur, une tête caractérisée dans le genre de celle de M. Jean Chiappe. Donc, il convenait de reconnaître sa force et de se placer sous sa protection.

Introduite à son tour, elle ne mentit point — on ne ment point avec les chiffres — mais présenta la vérité sous un angle plus favorable :
« Monsieur, j'ai reçu cette feuille… ».

— Mademoiselle, fit Mars sur le ton le plus intraitable, vous avez cherché à égarer nos investigations. Il y a, à telle date, une transaction devant notaire pour une somme de…

— Je ne vois pas… Je dois vous avouer que, jeune fille, vivant avec un père fort âgé, je dois faire bien des choses que je ne comprends pas toujours fort exactement, car mon père a toujours été extrêmement secret sur ses affaires. Cependant, il me semble que, si une telle somme était entrée dans la maison, j'en aurais eu connaissance. Soyez assez bon pour m'expliquer.

— Mademoiselle, répondit Mars, touché de l'air apeuré de sa victime, je vois bien que votre faute est involontaire. Mais il n'en est pas moins vrai qu'une vente a été enregistrée par M. Untel, à telle date.

— Ah, j'y suis ! Vous avez raison, Monsieur ; et moi je n'ai pas tort.

— Par exemple…

— Oui, Monsieur, il s'agit d'un remploi. Une hypothèque nous a été payée à son échéance, et mon père en a fait un nouveau placement.

— La chose est, en effet, toute différente. Nous allons obvier à cette erreur. Vous allez refaire votre déclaration. Je vais vous en donner les termes ».

Il se mit à écrire le brouillon de la déclaration susdite, mais songeant qu'il convient de distraire une femme que l'on fait attendre, il lui tendit un opuscule pour occuper son loisir forcé. Elle le prit et se plongea dans la *Loi sur les Retraites Ouvrières* qui devait charmer son désœuvrement. Ensuite, Mars, lui cédant la place à son bureau, lui fit copier la formule correcte. Elle en fut quitte pour le prix du papier timbré. Il y avait un notable écart avec les 35 000 francs prévus, cela grâce à la physiognomonie.

L'horoscope est un élément de connaissance qu'il n'est pas bon de mépriser. Jusqu'au milieu du XVIII^{e} siècle, les rois, les papes, les grands seigneurs eurent leurs astrologues et s'en trouvèrent fort bien. De nos jours, on cherche noise à la plus antique des sciences, à cause qu'elle prend la terre comme centre du monde et non le soleil. Ce reproche n'a pas le sens commun. L'astrologue, étudiant les astres dans leurs rapports avec les événements de la vie humaine, agit *comme si* la Terre qui, seule, l'occupe, était le centre de tout. Il y a la même différence entre un astronome et un astrologue qu'entre un botaniste et un pharmacien. *Le botaniste étudie les plantes pour elles-mêmes ; le pharmacien pour les services qu'elles rendent*. Ils ont tous les deux raison. Nous sommes tellement imbus de notre supériorité que, niant l'astrologie, nous imaginons comme des sots des hommes de la plus haute intelligence qui croyaient à l'influence des astres. Le charcutier du coin admet qu'il est fort supérieur à Richelieu « qui donnait dans la superstition ». Il n'y a pas à discuter.

Cela n'empêche pas l'astrologie de donner des indications extrêmement précises. J'en citerai deux cas qui me sont personnels, et un qui me fut raconté. Le premier date de 1903.

Un de mes amis me pria de lui établir l'horoscope d'une dame dont il me cacha d'autant plus le nom qu'il me laissait entendre quel tendre lien les unissait. Je commençai donc les calculs qui, on le sait, sont assez ardus. Des dangers par les fauves abondaient dans les prédictions à faire ; je pensai qu'il y avait un piège.

« C’est un chasseur, votre jeune femme, dis-je sans douceur à mon client qui était un ami familier. Son thème est tout plein de tigres.

— C’est pourtant une femme ; mais c’est une dompteuse ».

Je n’étais pas mécontente de vérifier mes trouvailles, et je continuai le travail. Quand l’ami en question revint, je lui tendis l’horoscope en disant :

« Écoutez-moi bien. Il y a un danger terrible pour le début d’Août de l’année prochaine. Naturellement, du caractère dont elle est, ne dites pas à cette dame d’éviter un péril où elle courra d’autant plus que vous le lui défendrez. Mais, arrangez-vous pour que, du 3 au 5 Août, elle n’entre pas dans les cages ».

Naturellement, il n’obéit point. Au lieu de faire faire un voyage de quelques jours à l’intéressée, il la pria de s’écarter de ses animaux au moment fatal. La réponse fut telle que je l’aurais écrite :

« Un danger ! Naturellement, il y a un danger. Vous ne pensez pas que pour des boniments de ce genre, je vais faire la bête. Du danger ! S’il n’y avait pas de danger, je ne ferais pas ce métier-là. »

Les journaux publièrent la fin tragique de la dompteuse, arrivée le 4 Août 1904.

Ma très bonne amie Marguerite Verdat, exploratrice et journaliste quand elle s’échappe de sa bibliothèque, me fit l’honneur d’un grand article dans la *Liberté*, tout juste avant que Jacques Doriot en devint directeur. Cet article, beaucoup trop élogieux pour que je le cite, racontait ce fait entre plusieurs autres. Il eut une suite imprévue. Quelques jours après sa parution, je vis entrer chez moi un géant qui, devant mon air étonné, se mit à rire :

« Vous ne me reconnaissez pas, Anne Osmont ?

— Je me rappelle votre personne ; elle ne saurait passer inaperçue, mais je ne me rappelle pas où je vous ai vu, ni votre nom.

— Au *Petit Parisien*, dans le bureau de Jean Marguet.

— Ah ! m'écriai-je, Henry Thétard.

— Lui-même.

— Et qu'est ce qui vous amène ?

— Vous savez que je m'occupe plus spécialement des cirques, dompteurs et autres spectacles dangereux.

— Oui…

— J'ai lu l'article de M^lle^ Verdat ; il contient un fait inexact. Il n'y a pas eu de dompteuse mangée en 1904.

— Mais si. Rappelez-vous, une dame qui montrait des léopards.

— Ah, oui… C'est vrai, mais elle n'est pas morte. Elle a eu *seulement* un bras cassé, un sein arraché et la figure déchirée. »

Je trouvai le *seulement* magnifique. L'accident était suffisant pour sinon tuer la femme, du moins faire disparaître la dompteuse. Il en convint et ne nia point la valeur de l'astrologie.

L'autre histoire finit moins tragiquement. Une amie, son petit garçon à peine né, me demanda son horoscope et je le fis aussi promptement que possible. À elle aussi, je donnai une indication :

« Méfiez-vous de son troisième anniversaire. Le jour même, il y a un danger redoutable par la respiration ».

On peut braver le danger pour soi, on ne le brave pas pour son bébé. Le jour de ses trois ans, le petit bonhomme était brûlant, mais il lui arrivait d'avoir ainsi des accès de fièvre sans gravité, du moins au dire du médecin. On était en vacances. La maman se coiffait lorsque, avisant au long de la glace le calendrier, elle cria :

« Mon ami, va vite chercher le médecin.

— Pourquoi ? D'où souffres-tu ?

— Ce n’est pas pour moi… Le petit a trois ans aujourd’hui.

— Ce n’est pas une raison.

— C’est la seule. L’horoscope dit… »

Le mari tenta de la raisonner, puis il céda, et fit bien. Il trouva le docteur prêt à partir en mer pour une partie qui devait durer toute la journée. Aux paroles du jeune père, il se tourna vers ses amis.

« Je ne peux pas laisser une maman en peine. Si je ne suis pas ici dans une demi-heure, partez sans moi. »

Il fit sa promenade avec quelque retard, mais après avoir donné à la mère tous les conseils et ordonnances pour combattre une angine de Vincent sur le point de se déclarer. L’enfant n’aurait pas attendu la fin de la journée sans faire des complications graves ; il aurait pu mourir dans ce petit pays ou il n’y avait pas d’autre médecin, sans le diagnostic de l’horoscope.

La troisième histoire m’a été contée par Henri Candiani, astrologue merveilleux, le meilleur sans doute que je connaisse, esprit averti de toutes choses et causeur étincelant.

Un époux qui aimait profondément sa femme trouva dans l’horoscope un danger très grave sur route, pour une date très précise. Il se promit bien qu’elle resterait ce jour entier à la maison et, comme ce qui doit arriver se présente toujours à la date fatale, la veille, elle annonça qu’elle irait faire une randonnée en auto avec des amis. Il tenta de la chapitrer, mais elle tenait à cette sortie. Que faire ? Il tourna la difficulté. Il lui trouva mauvaise mine et, sous prétexte de la garantir d’une possible migraine, l’endormit magnétiquement pour toute cette fin de journée. Il était auprès d’elle quand elle se réveilla :

« Oh ! c’est horrible…

— Quoi chérie ?

— Je… Je suis chez nous… Mon Dieu, j'ai rêvé… — Et elle fondit en larmes.

— Tu as rêvé quoi ?

— J'étais en auto avec nos amis. Sur la route, au retour, l'auto a fait une embardée, j'ai été jetée contre un mur. Je me voyais couverte de sang… Et les autres… Ils sont morts ».

Les autres étaient morts en effet, dans les conditions qu'avait enregistré le rêve, le rêve, qui, dans la mesure où il avait pu, avait fait vivre à l'intéressée l'effroyable réalité.

« Ce qui prouve », comme dit le vieux fabuliste Phèdre, que ce qui doit arriver arrive toujours, sur un plan ou sur un autre.

C'est la rencontre heureuse ou l'interférence de ces plans qui donne aux talismans leur efficacité. Les esprits forts vous diront que ce sont des sornettes et que ces « images » agissent sur les esprits crédules. Quand Paracelse guérissait des brûlures graves par l'apposition du « caractère du Soleil », ce médecin bardé de tous les diplômes imaginables, à qui ses ennemis ont reproché son atrabile ou son ivrognerie mais point son ignorance, les brûlures se dégonflaient. Il me semble difficile d'arriver à ce résultat par raison démonstrative.

Il m'est arrivé de faire des talismans dans des circonstances graves, car il me semblait que c'est imposer sa volonté personnelle où ne devrait régner que la volonté de Dieu. Mais comment refuser à une épouse ou à une mère en larmes ? Voici un fait dont j'atteste la réalité.

Une de mes élèves, au cours de la guerre 14-18, m'arriva un jour toute changée, avec une flamme nouvelle dans le regard.

« Ah ! Madame, si vous saviez…

— Je vais savoir, puisque vous allez me dire.

— C'est vrai. Vous savez que je m'occupe des blessés.

— Vous avez bien raison, puisque vous avez la chance d'avoir du temps disponible.

— Oui… J'ai soigné un jeune officier…

— Et alors ?… (Je ne pus m'empêcher de sourire).

— Ah, Madame, il est charmant…

— Eh bien, mon enfant, guérissez-le, épousez-le. Il n'y a rien de plus simple, puisque vous êtes libre. J'espère qu'il l'est aussi.

— Il l'est aussi. »

Notre leçon ne valut pas grand chose. J'appris qu'IL se nommait Léonce, qu'il était comme ceci, qu'il parlait comme cela. Enfin le joli début d'un véritable amour.

Le blessé, entouré des soins les plus tendres, reprit l'habitude de vivre et, comme il va de soi, il parla de retourner au front. La pauvre infirmière trouvait cela abominable. Lui voulait faire son devoir, il accepta seulement de trouver une affectation qui les séparât le moins possible. Étant données ses citations, on ferait sûrement quelque chose pour son bonheur.

Il vint tout radieux, un soir, dire à sa fiancée qu'il avait opté pour les chars ce qui, dans les moments où les chars ne donnaient pas, lui laissait quelque liberté.

« Mais c'est terriblement dangereux !

— Ah dame… »

Elle arriva donc éplorée, me demandant un talisman que je ne pus lui refuser, que je fis avec tout le soin désirable et dans les conditions les plus strictement rituelles.

Il accepta de le porter, et ce ne fut pas sans peine. Puis il s'en alla dans la Somme.

Comme toutes les femmes alors, elle ne vécut plus que dans l'attente d'une lettre et, quand elle l'avait reçue, en voyant la date, elle pensait, pleine d'épouvante :

« Huit jours ! il a eu le temps de mourir cent fois… ».

La lettre avait beau être gaie, se donner l'air de prendre les choses à la légère, l'inexorable date était là. Il se portait bien dimanche, il avait un bon moral, dimanche. Mais on était au Samedi ou au Lundi d'après. Comme c'était loin !

Je la soutenais comme je pouvais, ayant moi-même mes inquiétudes dont j'évitais de lui faire part. Il y en avait tant d'autres dans les mêmes transes et je me devais à toutes.

Un soir, elle arriva chez moi dans un état d'excitation si violente que je supposai tout de suite le pire, surtout quand elle cria :

« Ah, Madame Léonce…

— Eh bien, ma petite enfant.

— Il est à Joinville-le-Pont. Il ne veut pas aller au Val-de-Grâce.

— Si ses blessures ne sont pas graves…

— Mais il n'est pas blessé, Madame. Et c'est votre talisman qui en est cause. Ah, j'en deviendrai folle, clama-t-elle en pressant son chapeau de ses deux mains, avec une ardeur préjudiciable à ce charmant bibi de fleurs.

— Racontez-moi cela, je ne comprends rien à ce que vous dites. Vous m'avez fait une peur affreuse.

— C'est vrai ? Il faut me pardonner. Et bien, voilà Léonce était dans son tank, dans son affreux tank que je déteste. Ils ont reçu un obus ; tout a flambé, tout a sauté. Léonce s'est retrouvé tout nu dans un trou d'obus plein d'eau, flambé comme un poulet prêt à cuire, sans un cheveu, sans un cil, sans rien — que son talisman au cou.

— Et ses hommes ?

— Je ne sais pas trop. Il me semble que Léonce m'a dit qu'ils étaient sauvés ; je ne me le rappelle pas bien.

— Il y a aussi des gens qui s'inquiètent d'eux…

— Oui, c'est vrai… Je m'informerai. Mais songez que Léonce ne veut pas que je le voie avant que ses cheveux soient repoussés ! ».

Je ne pus m'empêcher de rire.

« Allez le voir tout de même. Quand vous serez là, évitez de le trouver vilain, même sans cheveux, et il n'y pensera plus. »

Elle fit ainsi dès le lendemain et tout se passa le mieux du monde. Léonce et mon élève se sont mariés en 1918 et j'espère qu'ils n'ont pas cessé d'être aussi heureux qu'ils étaient alors.

De tels faits m'empêcheront toujours de nier à priori n'importe quoi. Expliquer les motifs très nets de l'importance du talisman et le pourquoi de son efficacité n'est point à sa place dans un livre que je tiens à éloigner de tout caractère professoral. Ce sont des Souvenirs à bâtons rompus. Dans l'étude sur les *Rythmes* que je donnerai par la suite, je dépasserai grandement ce cadre ; et puis, *Deo volente*, nous irons quelque peu plus loin.

Pour rester dans le cadre que je me suis choisi, je parlerai encore des spirites, non pour conseiller de les imiter, car je crois ce jeu fort dangereux, mais pour dire que le phénomène spirite existe et que nous pouvons très bien être guidés par ceux qui nous ont quittés, aussi longtemps qu'ils n'ont pas absolument rompu avec ce monde, pour aller où Dieu les envoie, selon le jugement qu'ils ont mérité.

Dans le même temps où je me dédoublai pour la première fois, je faisais partie d'un groupe strictement fermé qui s'occupait de spiritisme. Généralement, nous obtenions des communications d'un ordre plutôt moral ou d'un ordre spécialement artistique. Nous faisions appel à ceux que, de

leur vivant, nous avions considéré comme nos maîtres, par exemple, Théodore de Banville, en ce qui me concerne. D'autres demandaient conseil à des écrivains, peintres, musiciens ou sculpteurs pour qui ils professaient une admiration sans limites. Je vois encore Edgar Varèse sous sa forêt de boucles d'un brun flambé de roux, suivant de ses étranges yeux clairs la table qui épelait le nom de Beethoven ; une émotion religieuse le saisissait quand il évoquait « le vieux sourd » d'une voix que le plus tendre respect assourdissait.

Cependant, à distance, il est impossible de dire quelle part nous mettions de nous-mêmes dans ce que la table ou le médium nous donnaient. Un seul fait m'est resté comme nettement objectif. Le voici.

Dans notre groupe se trouvait la petite fille de la grande artiste Marie Laurent, M^lle^ Eugénie Luguet. Elle était douce, timide, tout à fait charmante, avec une voix dont je n'ai pas oublié le timbre voilé. Elle était un excellent médium écrivain ; mais, comme je le répète, nous n'avions guère reçu d'autres révélations que d'excellents conseils.

Le soir dont je parle, la séance n'avait rien de particulier et, quittant l'atelier d'artiste où elle avait eu lieu, nous étions tous dans l'antichambre, nous apprêtant pour le départ. Soudain, dans la vaste pièce *où ne se trouvait plus personne*, la table se mit à frapper. Tout le monde s'entre-regarde avec la même question dans le regard :

Faut-il y retourner ?

Il n'y avait pas de doute ; la table continuait ses appels ; on ne pouvait, ni refuser cette expérience qui s'offrait de manière inattendue, ni, qui sait ? refuser une aide à quelque âme vraiment en peine. Nous allâmes donc — sans hâte — vers la table qui se calma dès que la lumière fut rallumée. La chaîne formée, elle ordonna à M^lle^ Luguet d'écrire et celle-ci reconnut aussitôt l'écriture de Marie Laurent. Un singulier dialogue s'engagea :

« Je te défends de partir, disait la table.

— Mais, il est presque 11 heures…

— Je le sais…

— Mais, j'ai mon train à prendre.

— Non, non.

— Les petits chiens sont dans la cuisine… ils vont faire… tout et le reste.

— C'est sans importance.

— J'ai les clefs dans ma poche ; la femme de journée ne peut pas entrer. Il faut que je prenne ce dernier train.

— Non, non.

Cela devenait angoissant. La maîtresse de maison finit par dire :

« Écoutez, Eugénie, pour que votre grand'mère y apporte tant d'insistance, il faut qu'il y ait quelque chose. Vous allez passer la nuit ici. Je vous ferai un lit sur le divan ; vous ne serez pas très bien, mais je serai plus tranquille, vous aussi peut-être. Est-ce bien ainsi ? ajouta-t-elle en s'adressant à la table.

— Oui, répondit celle-ci d'un frappement solennel. »

Nous n'eûmes rien d'autre ce soir-là ; d'ailleurs, le train était manqué. Chacun rentra dans sa chambre, sauf la prisonnière bénévole qui coucha, cette nuit-là chez nos amis Alaphilippe.

Le lendemain, mon neveu, qui était allé, selon sa coutume, chercher les journaux avant tout chose, entra comme un bolide dans ma chambre. « Ma tante, le train …

— Dis donc, petit gars, on frappe avant d'entrer…

— Je n'y ai pas songé. C'est le train …

— De quel train parles-tu ? ».

Déployant un journal, il m'en fit voir la manchette :

Catastrophe de Saint-Mandé. 250 morts.

C'était le train qu'aurait pris M^lle^ Luguet si sa grand'mère avait agi de façon moins impérative.

Bien des années s'étaient passées quand on m'entraîna au Faubourg pour un débat sur le Spiritisme. Un Monsieur dont j'ai oublié le nom attestait que tous les phénomènes spirites ou spiritoïdes n'étaient que du magnétisme et que, s'il magnétisait un guéridon, il obtiendrait les mêmes mouvements et déplacements qu'un médium en transe.

Il magnétisait donc le plus consciencieusement du monde, et le guéridon apportait une obstination absolue à ne bouger pas plus qu'une pierre. Le public s'amusait beaucoup et j'eus le tort de rire avec les autres ; ce manque de charité fut immédiatement puni. Quelqu'un, dans la salle, eut la mauvaise idée de me reconnaître :

« Anne Osmont…

Je fus assez sotte pour me retourner. Les auditeurs qui étaient partagés entre l'ennui d'une conférence filandreuse et la gaîté de voir ce guéridon vissé au sol, se tournèrent vers cet élément nouveau et l'on me somma de monter sur la scène et de dire si j'avais vu quelque phénomène spirite. Je finis par céder et, pour obtenir la paix, je racontai ce fait que je tiens pour véritablement spirite.

Le Monsieur ne fut pas déconcerté pour si peu. Il me considéra du haut de sa haute taille et montrant ses cheveux blancs dit que durant sa longue existence, il n'avait jamais rien vu de semblable.

« Ce que je vous dis n'en est pas moins vrai.

— D'ailleurs, ce n'est pas scientifique.

— Pourquoi pas, si c'est vrai ?

— Desclaux, Madame, le grand Desclaux a précisé : est seulement scientifique un fait qui peut être renouvelé dans les mêmes circonstances données ».

— Mais, Monsieur, on ne peut pas exiger une catastrophe de chemin de fer à date fixe… et c'est tant mieux.

— C'est bien ce que je vous dis.

— Monsieur, il y a une foule de choses que l'on ne renouvelle pas à volonté. »

La foule qui, décidément, ne voulait plus entendre rien de sérieux, éclata d'un rire homérique. Je la regardais d'un œil ahuri. Puis je me tournai vers l'orateur. Il avait l'air tellement vexé que je compris la pensée de ce public d'étudiants… Nous pénétrions sur un terrain scabreux où je ne voulais pas m'aventurer.

Je filai sans demander mon reste.

V.

Souvenirs de divination

Il suffit de ne pas vouloir faire de divination pour que les curieux s'acharnent à vous demander votre avis et les apports de votre intuition sur ce qui doit leur arriver. Ainsi en fut-il pour moi et ce que je refusais de faire m'a été souvent bien utile, mais j'ai la sensation d'avoir aussi été utile à d'autres. Seulement, il n'y a rien à raconter sur des faits de cet ordre. Les questions que l'on vous pose sont généralement d'un caractère tout intime et le plus sage est de les oublier immédiatement. Il faut des personnages bizarres ou des circonstances vraiment particulières pour en tirer quelque anecdote.

En voici pourtant quelques unes assez divertissantes.

On considère l'étude des lignes de la main comme un art divinatoire et, à mon sens, on se trompe du tout au tout. La main est un livre que l'on apprend à lire comme les autres textes. Il y a des signes qui ne trompent point et qui sont toujours les mêmes pour un même fait. En Allemagne, m'a-t-on dit, on utilise la main dans le diagnostic médical, et l'on a grandement raison. Mais des études aussi sérieuses ne contentent pas tout le monde. Je me rappelle une charmante femme à qui je venais de dire que sa vie sentimentale était fort heureuse et que, certainement, elle avait un mari désireux de lui plaire. Elle leva sur moi des yeux angéliques et me posa cette question saugrenue :

« Est-ce qu'il m'achètera un manteau de fourrure ? »

Je dus avouer qu'il n'existe pas de signe pour la fourrure, ajoutant toutefois que, s'il n'y avait pas impossibilité absolue, son mari se ferait une joie de la satisfaire. Je vis bien à sa petite moue désenchantée que ma science la décevait.

Une autre dame, également charmante, vint avec son mari me faire voir sa main. Il y avait une marque très évidente d'un grave accident à la tête avec fracture d'os, danger de mort, etc. Je le lui dis et fixai la date de ce fait à la 32e année. C'était déjà dans le passé mais dans un passé tout proche, et puis ce sont des événements dont on se souvient. Elle contesta cependant :

« Je n'ai pas eu d'accident dans ma 32e année…

— Lucie, intervint le mari, c'est l'année où tu as été trépanée.

— Et c'est un accident ? »

Pour elle, un accident, c'est une auto qui se jette contre un arbre, mais une intervention chirurgicale lui semblait peut-être normale. Tant il est difficile de s'entendre sur les mots.

Cependant, s'il peut y avoir interprétation dans les signes des affaires sentimentales, il est bien difficile de se tromper quand il s'agit des maladies. Les indices sont fort nets et leur place est indiscutable. Ce n'est pas en vain que le saint homme Job affirme que Dieu a placé des signes dans la main de l'homme afin qu'il sache. S'il ne sait pas, il ne peut s'en prendre qu'à soi-même.

À l'époque où l'on ne trouvait point à se loger, à quelque prix que ce fût, j'ai passé quelques mois sinistres dans un appartement noir, chez une excellente voyante spirite qui s'appelait Mme Tierce. Elle avait des révélations auditives fort curieuses et souvent exactes, très souvent même. Quand elle s'absentait ou qu'elle n'avait pas envie de recevoir ses clients, elle me demandait de m'en occuper, mais je n'ai jamais rien entendu et j'étudiais les mains ou je faisais de la Psychométrie, comme j'en fais souvent.

Un jour qu'elle était sortie, un Monsieur vint la demander, fort élégant, avec un grand chapeau de feutre gris que je vois encore. Il ne se montra que modérément contrarié de ne pas trouver la voyante et me demanda quel art divinatoire je pratiquais. Je lui parlai de chiromancie. Il entra dans le petit salon, son chapeau toujours sur la tête, et me donna son nom avec autorité.

C'était le nom célèbre d'un médecin écrivain dont les opinions historiques m'exaspéraient ; mais je n'étais pas là pour faire de la controverse. Je pris sa main, qui était belle et soignée, et, après quelques aperçus qui étaient véridiques, je dis :

« Vous avez eu, à 17 ans, ce que nos ancêtres, qui étaient plus polis que nous, nommaient « une galanterie ». Vous ne vous êtes pas soigné, la chose s'est aggravée, et vous en souffrez encore, en dépit des ans.

Il me regarda avec stupeur puis *il ôta son chapeau* et convint : « C'est stupéfiant… À quoi voyez-vous ? »

Je lui montrai le signe indiscutable. Il le nota sur son calepin, me fit encore quelques compliments, remit son chapeau et partit… en omettant de me payer.

À un moment donné (vers 1925) j'ai eu l'intention de faire une étude chiromantique avec des mains d'artistes réputés et je pris des empreintes fort curieuses. Dans la main d'Ivan Mosjoukine, des présages de gloire étaient magnifiques, mais la ligne du Soleil, engagée dans l'annulaire, se terminait par une étoile, ce qui rendait cette gloire sujette à une chute profonde, et la ligne de tête descendait vers le mont de la Lune, indice constant d'un équilibre mental menacé par les événements.

Dans la main de Jean Toulout qui tournait alors le Javert des *Misérables*, l'absence de la ligne de cœur, remplacée par une ligne de tête large et droite, barrant la main de bout en bout, montrait un être de volonté, d'intelligence, mais chez qui les sentiments étaient souvent trop raisonnés.

Je vis une main bien intéressante, celle de Paul Guidé qui, dans *Casanova*, représentait Grégoire Orloff, cher à la grande Catherine. Celle-ci était incarnée avec un charme que son modèle ne posséda peut-être jamais et une noblesse d'attitudes tout impériale, par la belle, charmante et si intelligente Suzanne Blanchetti, trop tôt disparue de ce monde. La main du prince Orloff — celui du film — montrait dans la ligne de vie, une solution de continuité tellement nette que je lui dis : « On dirait que vous êtes mort à 21 ans. Vous avez pourtant davantage. »

Il me donna sa date de naissance qui était fort avouable, mais qui plaçait l'événement dans le passé. À mon regard qui l'interrogeait, il répondit.

« En effet, à 21 ans, une dame m'a fait présent de 6 balles de révolver au cours d'une scène de jalousie. Il s'en est fallu de rien que ce fût mon dernier jour. »

Je n'ai trouvé cette ligne de vie brisée que dans la main d'un jeune avocat russe Vadime D., mais la date de *sa mort* était vers 17 ans. Elle correspondait aussi à une réalité. Au moment de la révolution bolchevique, il avait été fusillé avec d'autres notables de la ville d'Odessa. Il n'était pas mort, mais il n'en valait guère mieux. Il était resté tout cet après midi sous l'entassement des cadavres et, la nuit venue, il avait pu se glisser jusqu'à la mer et trouver asile dans une barque, qu'il connaissait bien. Il n'avait pas jugé bon de prolonger son séjour dans sa ville natale. Les bolchéviques et surtout les bourreaux chinois qu'ils avaient à leur service lui avaient laissé un souvenir effroyable. Aussi, quand il prit part à la tentative de Koltchack pour rétablir l'ordre en Russie, il leur témoigna son ressentiment par les procédés les plus énergiques.

On veut aussi considérer la radiesthésie comme un art divinatoire. C'est un art d'observation dont les médecins se servent avec utilité. Je me rappelle avoir fait visite au Docteur Nebel de Lausanne. Il avait une tête assez diabolique mais il était le meilleur homme du monde. Comme je le questionnais sur ses procédés qu'il ne voulait pas révéler, il promena son pendule devant moi, me fit voir que, à la hauteur de mon cœur, le battement du fil à plomb était différent et que, de cela, il ne pouvait manquer d'inférer des troubles au cœur, d'ailleurs peu graves. Et, sans me mettre positivement à la porte, il me fit comprendre qu'il avait des soins plus urgents que ma conversation.

Il était bien différent de l'Abbé Mermet, que je vis aussi près de Lausanne, dans sa cure de Saint-Sulpice qui était véritablement la maison du Bon Dieu. Elle était gardée par un gros chien qui menait grand bruit quand on entrait, mais sans bouger de sa place. Ayant averti son maître, il jugeait avoir assez fait. Le maître ne mettait aucune mauvaise grâce à expliquer la radiesthésie à ceux qui s'y intéressaient. C'étaient surtout les maladies que

son pendule détectait. Il citait volontiers des faits, avec une simplicité parfaite.

« Un de mes collègues de France, dans une cure de Savoie, m'avait appelé pour trouver de l'eau dans la propriété d'une dame. Bon. Je lui trouve une source. Il me dit :

« Puisque vous vous occupez de maladies, dites-moi ce que j'ai et ce que je dois faire ».

« Je reprends mon pendule, et lui dis qu'il avait mal à l'estomac. Il est vrai que nous avions fort bien déjeûné. Quant au remède, je n'avais qu'à me laisser guider par mon pendule. Il me conduisit à un pommier. Il avait raison, le pendule, l'acide des pommes est ce qu'il y a de mieux pour digérer les graisses.

« Et moi ? dit la dame. »

Elle n'était pas malade, à proprement parler, mais très fatiguée. Elle convint qu'elle s'était surmenée cet hiver-là pour le mariage de sa fille. Quant au remède, le pendule nous mena vers des raiforts qui sont, vous savez, des sources d'énergie.

C'est vraisemblable, Monsieur l'Abbé. Le raifort appartient à Mars.

— Je ne sais rien de tout cela, mais le pendule guide bien. »

Je ne sais pourquoi, en France, on considère le pendule et les pendulisants comme des fantaisistes peu sûrs de leur méthode. Au cours de la guerre de 1914, je sus qu'on les utilisait dans l'armée allemande, et voici comment :

Un élève de M. Henri Durville, d'origine russe, que l'on appelait Kowai, pour abréger un nom difficile, était en Champagne et nous en parla pendant une de ses permissions. Il se plaignait du manque d'eau, très pénible dans cette terre crayeuse qui couvrait les soldats d'une poussière blanche, encrassait les cheveux et desséchait les poumons.

« Mais je me demande comment font ceux des tranchées d'en face. Je les plains ; ça doit être pire que chez nous. »

Sa compassion n'était pas fondée. Quand on eut pris « les tranchées d'en face », on y trouva des installations d'eau et jusqu'à une piscine. On sut depuis qu'ils avaient fait appel à des sourciers.

Je parlais de ce fait à mon élève et amie Jeanne Wuhrmann, médecin à Genève, elle m'offrit une empreinte de main en cire et la même en noir sur papier. C'était celle de l'officier organisateur de ce service. Elle est encore en ma possession.

Les Allemands sont gens pratiques et, même si une science, un travail, un moyen d'investigation ne groupent pas tous les suffrages, ils s'en servent, le cas échéant, s'ils lui trouvent quelque utilité. C'est ainsi que la police emploie les voyantes et les sujets sensibles dans ses recherches et s'en trouve fort bien. Ici, même après les travaux accomplis par cette voyante de Nancy (dans l'affaire Seznec je crois) qui fit découvrir un cadavre en Bretagne où elle n'était jamais allée, on parle de hasard et de coïncidence et, si l'on utilise quelque voyant, c'est en secret, par crainte du qu'en-dira-t-on. Moi-même, je fis une de ces études à propos de la mort du Conseiller Prince. Elle parut dans le *Petit Journal*. Il paraît que je donnais sur la ville de Dijon, où je ne me suis jamais arrêtée, des détails fort exacts. Mais j'avais tort d'avoir raison et on me reprocha des descriptions trop circonstanciées.

Le meilleur procédé pour cette forme de travaux est la psychométrie, c'est-à-dire l'introspection des choses et des personnes par le moyen du toucher. Un gant, une cravate, pour les personnes, sont ce qui est le plus pratique. Les photographies viennent après. Pour les sites, une photo peut bien servir, mais je préfère un objet ayant touché la terre : un simple caillou, un fragment d'écorce d'arbre, le plus voisin possible de la scène à reconstituer. Dans cet ordre de faits, il me semble que les archéologues auraient profit à user de ce mode de prospection. Si le psychomètre avait une sérieuse culture, il n'en serait que plus utile.

Je me rappelle avoir, pour mon ami André Savoret, secrétaire du Collège bardique des Gaules, décrit, en touchant une pierre de Stonehenge, une

scène druidique que je croyais moderne et que je trouvais vraiment bien reconstituée. J'avais pris l'original pour une copie bien réussie.

Tout n'est pas rose dans ce genre de perceptions. Si l'on cherche à connaître la santé d'un malade, on éprouve son mal, qui est parfois douloureux — ce qui a l'avantage de ne pas laisser le diagnostic s'égarer, car la douleur est précise dans la région lésée.

Il est nécessaire, dans l'exercice de cette faculté, de posséder du tact et de la délicatesse. C'est surtout dans ce domaine que toute vérité n'est pas bonne à dire. On ne doit jamais avertir un malade qu'il est incurable ; d'abord parce que l'on peut toujours espérer que l'on se trompe ; ensuite parce qu'il est extrêmement difficile de fixer une date.

De même, il faut éviter les révélations qui peuvent désunir une famille. Celui qui dit à un époux ou à une épouse : « Votre conjoint vous trompe », est un imbécile ou un malfaiteur. Même en éliminant les chances d'erreur, il vaut mieux laisser ses illusions à celui qui se croit heureux. Dites seulement à l'épouse : « Rendez-vous agréable à votre mari, un mauvais caractère risque de l'éloigner, et un homme qui s'éloigne risque de devenir un homme qui se console. » C'est plus difficile pour le mari, car tous pensent être charmants.

Entre mes souvenirs de psychométrie, j'en pourrais citer quantité car il y a toujours quelque chose d'émouvant à projeter son subconscient dans l'inconnu pour rapporter des images, de la même manière qu'un chien se jette à l'eau pour rapporter le bout de bois lancé par son maître. On ne se rend jamais assez passif, car il arrive souvent que l'image se présente sous un aspect complètement inattendu.

Je parlais tout à l'heure d'un malade qui se trouvait au Gabon. Il est mort d'une maladie en apparence organique, mais qui provenait d'une intoxication provoquée par les Hommes-Panthères, société secrète redoutable et fort ombrageuse, qui punit de mort tous ceux qui, de manière ou d'autre, sont intervenus dans ses affaires ténébreuses. Quand les meilleurs médecins eurent perdu leur latin devant ce mal incompréhensible, on me porta un mouchoir de ce jeune homme, me priant de dire ce que je verrais.

J’étais à des milliers de lieues des associations nègres. Quand je fis le vide dans ma pensée, pour me laisser aller à l’influx du mouchoir, je vis une fort belle panthère. À mon sens elle n’avait que faire là. Je me rappelai avoir, dans une exposition récente, vu une panthère de Sandoz que j’avais beaucoup admirée ; j’attribuai la présence de ce fauve inopportun à la bête sculptée et, posant le mouchoir, me mis à parler d’autre chose. Je repris le mouchoir quelques minutes après et revis une autre panthère dans une attitude différente. Je comprenais de moins en moins. Troisième reprise, troisième panthère et, comme si quelqu’un me reprochait mon incompréhension, j’en tendis nettement le mot *ruptoire*. On appelle ainsi des substances, des poudres dures et un peu grossières qui déchirent légèrement les parois de l’intestin pour mêler au sang des substances généralement maléfiques. Au temps des empoisonneurs florentins, c’était de la poudre de verre.

Qu’est-ce que cela voulait dire ?

J’exposai le fait à la consultante qui était venue pour son frère et lui demandai de questionner le malade avec d’infinis ménagements, car cette histoire me semblait tragique et il n’était pas nécessaire de l’avertir encore, s’il était vraiment perdu.

La sœur agit certainement avec toute la délicatesse possible, mais le patient était au courant des procédés employés. Il connut que ses jours étaient comptés et se prépara en conséquence.

Voici le moyen qu’emploient les hommes-panthères pour se débarrasser de leurs ennemis ou de ceux qu’ils tiennent pour tels.

On prend un cadavre — si l’on n’en a pas de tout prêt, c’est un objet que l’on fabrique tout à son aise dans la brousse — et on le place sur une claie, avec, dessous, un grand plat faisant office de lèche-frite. À la chaleur moite du climat, le cadavre ne tarde pas à se décomposer et la lèche-frite reçoit d’indicibles liquides. On laisse sécher cette infection, riche en ptomaïnes et on la mêle à de la moustache de panthère, coupée très fin, car il sied que le totem de la congrégation soit mêlé à sa vengeance. C’est ensuite un jeu

d’enfant de faire incorporer cette poudre aux aliments de la victime désignée.

Je dois à la psychométrie une des minutes les plus pénibles de ma vie. C’était le lendemain ou le surlendemain du trop fameux 6 Février. Depuis plusieurs semaines, j’avais annoncé une causerie du romancier bien connu, Jean Joseph-Renaud qui est fort de mes amis. Nous avions compté sur une salle comble, et nous l’aurions eue certainement en toute autre circonstance. Mais, ce soir-là, les communistes manifestaient vers la Place de la République ; les tramways et le Métro étaient arrêtés. Nous n’étions pas vingt dans la salle. Je m’excusai auprès du conférencier qui ne pouvait pas m’en vouloir, je remerciai les personnes courageuses qui étaient venues à pied, puis Jean Joseph-Renaud nous parla du développement de la personnalité psychique, suivant les méthodes américaines, à l’égard desquelles je suis sans enthousiasme, mais elles sont fort bonnes pour certaines complexions.

Il ne m’appartenait pas de dire à mon hôte que je n’étais pas absolument de son avis. Après sa très brillante et substantielle causerie, je fis, comme d’habitude, appel à ceux qui désireraient une explication plus précise ou qui formuleraient quelque objection.

Un jeune homme que j’avais vu souvent à nos réunions se leva et dit :
« Monsieur a bien voulu nous dire des choses fort intéressantes, mais je ne puis être de son avis quand il fait de toute voyance une lecture de pensée. Il est des cas où le voyant annonce des choses qu’il ne peut pas savoir à un client qui les ignore de même. Dans ces cas…

— Le subconscient du consultant peut fort bien être subtilement averti de la terminaison possible d’une chose, sans que sa conscience et ses sens en aient connaissance directe. »

Le jeune homme réfléchit un moment, frappé par cette réponse ; puis, pour s’éclairer davantage :

« Et dans la psychométrie ?

— Heu… cela est assez rare ».

Je sursautai légèrement !

L'orateur, qui me dominait de sa grande taille, se pencha vers moi :

« Vous en faites ?

— Mais oui.

— Vous en feriez là ?

— Si vous voulez. Il suffit qu'on me donne un objet. »

Le Monsieur qui avait parlé se pencha vers sa femme, en reçut une photographie et vint me la porter. C'était une photo d'enfant de quatre ans environ. À peine l'avais-je touchée que je sentis l'affreux contact de la mort par suffocation.

Cet enfant était mort ou allait mourir. De cela, je ne doutais pas. J'en doutais si peu que je souhaitais de toute mon âme qu'il fût déjà mort car le choc était passé, si le deuil était inconsolable. Comment formuler une telle certitude ? Nous n'étions pas assez nombreux pour que je pusse cacher mon angoisse. Il fallait absolument dire quelque chose. Je minimisai la vérité.

« Je sens un très grave danger par les voies respiratoires.

— Il est mort du croup il y a deux mois, dit la mère en fondant en larmes. »

Le fait lamentable était accompli. On me porta, ce soir-là, bien d'autres objets et j'eus le plaisir d'annoncer des choses agréables et vraies.

Voici un dernier fait moins tragique, bien qu'il eût pu tourner au drame. Une dame fort élégante vint un jour me demander avis au sujet d'une bague qu'elle estimait lui avoir été dérobée par sa camériste. Malgré les dénégations de cette pauvre fille, elle était presque décidée à la renvoyer et même à porter plainte contre elle. Par chance, une de ses amies lui avait

parlé de moi et, avant de prendre une détermination, elle venait me consulter, me portant l'écrin de la bague.

« Madame, cette bague est chez vous.

— Oui, dans les hardes de cette fille ?

— Non, Madame, elle est sous un meuble qui est une commode, ou un bahut, ou une bibliothèque, soit Empire, soit Louis XIII, entre le pied du meuble et un tapis fort épais.

— À quoi pouvez-vous juger que ce meuble soit d'un style quelconque ? questionna la dame sur le ton le plus agressif.

— Le pied de ce meuble est une boule ou un renflement arrondi. C'est surtout dans les styles dont je viens de vous parler que cette particularité se rencontre. Le tapis est couleur de chaume. Il est, je le répète, fort épais, et le poids de ce meuble — décidément c'est un bahut Louis XIII, — fait céder la haute laine et creuse un nid où la bague se trouve coincée. C'est un anneau d'or avec un solitaire de bonne grosseur. Je comprends que vous teniez à cette bague ; mais la femme de chambre n'y est pour rien.

— C'est le chat ? grinça la dame, d'un ton encore plus acerbe.

— C'est justement le chat, et je le vois fort bien. Vous avez laissé cette bague sur le coin du meuble pour aller vous laver les mains. Ce meuble est probablement dans votre salle à manger. Monsieur Chat a vu cet objet brillant, l'a fait tomber d'un coup de patte et, contrairement à son espoir, il n'a pu s'en jouer, car la bague a roulé tout de suite dans le nid formé par le poids de ce pied de bahut. Je serais contente de savoir si je vous ai dit vrai. »

Sire Chat n'avoua jamais son méfait, mais la bague fut retrouvée dans le lieu où je l'avais vue. La femme de chambre, outrée de l'accusation dont elle avait été l'objet, chercha un autre emploi, le trouva et son ex-patronne juge qu'elle est fort ingrate. Ainsi va le monde.

VI.

De quelques religions alimentaires

J’ai probablement l’esprit mal fait, mais j’ai vu trop de gens et de choses pour croire qu’une seule hygiène physique peut s’adapter à tout le monde et je crois moins encore que l’on modifie sa personne intérieure en changeant d’alimentation.

Cependant, depuis une vingtaine d’années, il était fort à la mode de suivre des traitements alimentaires propres à spiri- tualiser l’être et toute alimentation carnée était considérée comme une sorte de bestialité. Il est vrai que, dans certains cas de ces groupements, le poisson était autorisé, je ne sais pas trop pourquoi. Il est également vrai que bien des apôtres de ces religions excessives ne refusaient ni une tranche de foie gras ni une cuisse de poulet. Mais c’étaient des écarts de régime qu’on se permet de temps en temps.

Le précurseur — si je ne me trompe — fut Méva, l’homme de la Nature. Suivait-il à la lettre le régime restrictif qu’il imposait à ses disciples ? Je ne saurais l’affirmer, mais il était haut de taille, carré des épaules, dodu en toute sa personne et ne représentait point un ascète, au moins selon l’idée qu’on en a généralement. Je le vois encore marchant sous les marronniers des Champs-Élysées. Il portait de grands cheveux châtains et une ample barbe de même couleur, une robe de laine blanche avec une ceinture rouge et des sandales découvertes. Il se donnait l’air d’un Christ replet qui ne songe point au Calvaire.

Avait-il beaucoup d’adeptes ? Je l’ignore. Il en avait trouvé un qui lui suffisait amplement, car il avait trouvé chez lui le vivre et le couvert. C’était le prince Troubetzkoï, merveilleux sculpteur animalier que la fréquentation de ses modèles détournait sans doute de la pensée de les mener à l’abattoir ou à la cuisine. Le prince avait adopté non seulement Méva, mais toutes ses

idées et, avec la logique absolue des enfants et des artistes, il voulut jouer la difficulté.

Puisque l'alimentation carnée est la source de toutes nos perversités, si l'on rendait végétarien un animal carnivore, et par conséquent féroce de nature, il deviendrait la douceur même. Le prince (c'était bien avant la révolution bolchévique), avait de grands biens en Russie. Il commanda qu'on prît un louveteau vivant et qu'il lui fût expédié. Ce qui fut fait. Le louveteau grandit. On le nommait Vanka et on le nourrissait de pâtées où n'entrait pas la moindre parcelle de viande. Le caractère de Vanka ne paraissait pas s'améliorer aussi vite qu'on eût pensé. Mais c'était une phase transitoire.

Hélas ! elle fut de courte durée. Vanka n'aimait pas les épinards. Un jour qu'on lui en présentait, il se jeta sur le valet de chambre et lui enleva un sérieux morceau de mollet. L'affaire fit grand bruit. Vanka fut renvoyé en Russie et Méva rendu à ses chères études. Le prince Troubetzkoï est demeuré végétarien, mais si, devant ses yeux, les « mangeurs de cadavres » restent des êtres inférieurs, il ne les contraint plus — c'est toujours cela de gagné.

Divers groupes ont repris cette donnée. J'ai déjeûné au restaurant Pythagore. J'ai contristé de bonnes âmes en leur affirmant ce qui est indiscutable, c'est que les pythagoriciens offraient à chacune de leurs réunions le sacrifice d'un goret et qu'il était rituel de manger ensemble la chair offerte en sacrifice. On a trouvé à la Basilique pythagoricienne de la Porte Majeure, dans l'impluvium, le squelette des nombreux cochonnets sacrifiés de la sorte. On n'a qu'à lire le curieux ouvrage de M. Jérôme Carcopino sur la Basilique pythagoricienne pour voir que je n'invente point. Le goret, d'ailleurs, bête succulente et malchanceuse, était souvent sacrifié dans l'Antiquité — donc rôti et mangé.

J'ai aussi connu le groupe *Mazdaznan* et j'ai passé avec des adeptes de cette doctrine, des journées délicieuses, sur les bords du Léman, dans le site le plus harmonieux d'Europe. La maîtresse de maison prenait un soin extrême de ses menus végétariens et les rendait fort agréables. C'étaient les parents de Val. André. Là, je trouvais aussi la délicieuse musicienne Lucie Cottens, que nous appelions Rose Blanche et c'est par eux que j'ai connu le docteur Édouard Bertholet, président de la Société psychique de Lausanne, homme

d’une science infinie, plus végétarien que tous les autres réunis, ce qui ne l’empêche point d’être un causeur charmant, quand il veut bien et d’une conversation profitable à ceux qui l’écoutent.

Mazdaznan, qui affirme, sans trop de preuves, réaliser la doctrine de Zoroastre, était régi, de mon temps, par M. Carlos Bungé qui, plus pratique, avait réussi à commercialiser Zoroastre et à créer des restaurants.

Contrairement à ceux de ses disciples que j’ai connus à Morges ou à Lausanne, il était dogmatique et fort ennuyeux. C’est pourquoi, après une conférence rébarbative, j’en tirai une réjouissante vengeance. J’avais fait, au Salon d’Automne, à la section de Gastronomie que présidait Austin de Croze, une causerie sur les rapports de la Physiognomonie et de la Gourmandise. Cette causerie avait eu du succès, et on me l’a souvent demandée.

Albert Le Brasseur, qui avait fondé le groupe *L’Essai*, d’abord au front, pendant l’autre guerre, puis à l’arrière, après avoir été gazé, me demanda cette causerie pour le dit groupe qui était devenu parisien après 1918. Il me dit que, puisqu’il s’agissait d’alimentation, il me ferait faire programme avec Bungé. Cela ne m’enivrait point. Le Brasseur s’en aperçut bien, mais les programmes étaient faits. Il me laissa seulement le choix de parler avant ou après. Moi, qui connaissais bien le magistral coup de rasoir de Bungé, je pensai qu’il serait charitable de parler en dernier pour réveiller les auditeurs. Ainsi fut convenu.

Carlos Bungé, avec qui j’avais eu déjà une controverse orageuse, fit une vilaine grimace en me voyant. J’étais, au contraire, tout sourire. J’avais des amis dans la salle et nous causions sans gravité tant que l’heure de la conférence ne fut pas révolue. Puis chacun s’assit à sa place, et nous écoutâmes Bungé. Il fut le Bungé des grands jours ; il ne se contenta point de vanter les bienfaits du végétarisme qui a de réelles vertus, mais que beaucoup de tempéraments ne peuvent pas supporter continûment, ni dans toute sa stricte application. S’il s’était borné à un exposé de doctrine, il était dans son droit ; mais il excommunia tous les carnivores et les accusa de tous les crimes. Et, pour nous démontrer qu’il existe de délectables cuisines végétariennes, nous découvrit un entremets de flocons d’avoine et de

confiture de myrtilles que ma trop précise imagination me fit voir sous l'aspect le plus écœurant. Je n'en ai jamais essayé.

Je me levai quand il eut fini et le couvris de fleurs, puis j'entrai dans le vif de mon sujet. Je traçai sur le tableau noir les 8 types astrologiques, répondant, en actif et en passif, aux quatre tempéraments et, pour chacun, je décrivis un mode d'alimentation que je crois sincèrement bon et agréable mais, avec une malice toute féminine, je donnai des recettes, indiquai les vins convenables en bon accord à chaque plat, fis passer sur cette salle à qui l'on venait d'attester les vertus de l'eau claire et des carottes crues, l'odeur des coulis savoureux et des venaisons épicées. Je dis, en terminant, aux dames que l'estomac est parfois le chemin du cœur et qu'un mari ayant bien dîné est moins disposé à courir la prétentaine qu'un mari abreuvé de privations et de mauvaise humeur. Je voyais Bungé grincher tout bas comme s'il mâchait du citron. Je devais parler trois quarts d'heure ; je ne lui fis pas grâce d'une minute.

Il partit sans me saluer, poursuivi dans le couloir par la voix d'un peintre disant à sa femme : « Tu vois, puisque je suis vénusien, tu feras souvent de la crème ». Après quoi, nous allâmes en chœur prendre le café-crème des fins de conférences.

Bungé avait une doctrine, une sorte de philosophie, après tout soutenable, s'il l'avait soutenue de bonne grâce, mais il n'avait pas la vertu aimable.

Les théosophes, dont je parlerai tout à l'heure, sont très souvent végétariens, persuadés qu'ils sont de vivre comme les Hindous. Il suffit de lire quelques reportages sur l'Inde pour voir que, seuls, les ascètes et les brahmanes sont végétariens. Même le lama de *Kim* mange volontiers du poulet. Mais ce n'est probablement pas un assez saint homme pour les sectateurs de M^{me} Blavatsky.

Je fus un membre fort distrait de la Société Théosophique. Une charmante vieille amie me l'avait demandé, pour donner un nombre nécessaire de membres à une « branche », ce qui ferait plaisir à des amis d'amis. La cotisation était infime et la bibliothèque copieuse et bien choisie. J'entrai dans la Société et connus la présidente de la branche que je désignerai seulement sous le nom de Valentine.

C’était une robuste quinquagénaire, avec des yeux clairs et glacés dans une face ronde. Elle avait un regard de dompteur qu’admiraient les gens simples qui aiment à être battus. Nous ne nous sommes jamais entendues, mais elle pensait que je pouvais être utile et me traitait avec des égards dont quelques-uns concevaient de la jalousie. Parmi ces marques d’amitié je dois compter l’invitation pressante que je recevais d’aller prendre le thé chez elle, à son jour. J’usais de tous les prétextes imaginables pour fuir tant d’honneur ; cependant, elle me fit savoir par le truchement d’une amie — c’était Mme Laurent-Mayer — que ces atermoiements lui semblaient une marque d’inimitié ou de suspicion et je me rendis tout ensemble aux raisonnements de Mme Laurent-Mayer et au domicile de la prophétesse.

C’était fort haut et je soufflai un moment avant de sonner, puis je me vis introduite dans un appartement qui était tout-à-fait celui d’un curé de province. Le parquet dangereusement ciré était parsemé d’îlots quadrangulaires en moquette destinés à préserver ce miroir de cire. Il n’y a rien de plus propre à un patinage imprévu et je craignis de m’asseoir avant de trouver une chaise ; cependant, à force de prudence, j’arrivai sans accident au salon où un quarteron de vieilles dames prenait le thé avec des mines confites en dévotion. Les réunions de ce genre ont toujours un petit air de sacristie assez intimidant. Je serrai des mains connues, je fus présentée aux dames que je ne connaissais pas et commençai à boire un thé détestable accompagné d’un Petit Beurre. Au moment où j’avais la bouche pleine de ce gâteau véritablement sec, Valentine leva sa main droite et nous dit : « Recueillez-vous ».

Je pris l’air inspiré qu’il me fut possible, tout en luttant avec mon gâteau. Le recueillement me fuyait, mais il fallait se mettre à l’unisson de ces fidèles convaincues. J’espérais bien en être quitte quand la maîtresse de maison, s’adressant directement à moi, posa cette question qui acheva de me dérouter :

« Vous avez senti ? »

Je répondis d’un signe vague qu’elle interprêta selon son désir. Je ne sentais quoi que se soit et me demandais quelle sensation j’allais devoir décrire. Heureusement, on ne m’en laissa pas le temps.

« C’est l’heure où les Maîtres du Thibet viennent me visiter », exposa Valentine avec une orgueilleuse modestie.

Si j’ai jamais mérité quelque admiration, c’est pour avoir pu prendre congé sans pouffer de rire. J’arguai de travaux urgents et, suivie de M^me^ Laurent-Mayer, je descendis l’escalier aussi vite qu’il me fut possible. Après quoi, libre de contrainte, je la regardai, elle me regarda et nous partîmes d’un fou rire. Notre respiration reprise, je lui fis observer que le décalage de l’heure plaçait la scène au petit jour, ce qui amenait les sages lamas à visiter le plus bourgeois des salons réputés mystiques avant nulle autre occupation. Ce fut une nouvelle occasion de gaieté.

VII.

Mes rapports avec la franc-maçonnerie

Je tenais la Théosophie pour un centre assez curieux où l'on échangeait quelques idées souvent baroques. J'y faisais, le cas échéant, des cours de Physiognomonie ou de toute autre chose ; la Bibliothèque toujours ouverte m'était commode. Je ne cherchais pas plus loin et n'aurais jamais quitté ces braves hindous de Paris, sans deux faits qui me donnèrent à réfléchir. Beaucoup de théosophes — les dames étaient en surnombre — étaient les meilleures gens du monde, ravis de placer dans la conversation quelques mots réputés sanscrits, ce qui flattait chez elles une innocente manie. Je n'y voyais nulle malice.

C'est quand je fus réellement imbue de cette pensée que je rencontrai *Le Théosophisme* de René Guénon qui m'ouvrit les yeux brutalement. Je m'étais parfois demandé pourquoi des orateurs réputés venaient de loin, et surtout des pays anglo-saxons pour nous évangéliser. Si, comme l'affirmait Guénon, nous étions dans une succursale de l'Intelligence Service, leur but devenait évident et je n'avais plus à me demander qui assumait les frais considérables du personnel et du cadre. Je ne parle pas des conférenciers ; ils étaient bénévoles — je le sais bien.

Peu de semaines après, Valentine qui, décidément, tenait à moi, me tint à peu près ce langage :

« Vos causeries sont excellentes, instructives, substantielles. Moi-même, j'y ai trouvé des indications précieuses…

— Vous me comblez…

— Pas du tout. Je sais ce que je dis. Aussi, je vais vous dire une chose qui ne convient qu'aux plus élevés d'entre nous. Vous devriez faire partie de

notre Centre Ésotérique.

— Je veux bien, si cela vous fait plaisir. En quoi cela consiste-t-il ?

— Ah, voilà… Je vis avec surprise qu'elle hésitait un peu. Il y a un serment à prêter.

— Un serment ? (Cela me mettait sur la défensive). Un serment de quel genre ?

— D'abord le serment du secret, comme dans toutes les initiations.

— C'est donc une initiation ?

— Suprême. Aussi faut-il encore un serment d'obéissance. »

Pour une « initiation suprême », j'aurais bien promis le secret, mais l'obéissance n'est pas mon fort.

« Obéissance à qui ? m'informai-je.

— Aux Maîtres…

— Les Maîtres, les lamas du Thibet ? Ils ne doivent pas être gênants.

— Ils inspirent ceux qui sont en état de recevoir leurs ordres et qui les transmettent.

— Et vous ne craignez pas les interprétations ?

— Oh ! voyons… fit-elle comme si j'avais émis une incongruité.

— J'aimerais causer moi-même avec les Maîtres.

— Vous n'y songez pas. Leur nom même ne doit pas être prononcé. »

J'étais décidée à refuser, mais le propos m'intéressait ; je fis de nouvelles questions :

« Soit, laissons les Maîtres dans leur mystère. Mais, vous qui êtes dans le secret des Dieux, vous me direz bien dans quel but cette action mystérieuse est menée, et même en quoi elle consiste.

— Jamais de la vie. Ces révélations ne sont faites, et avec bien des restrictions, qu'après le serment prêté et des mois, des années même de noviciat.

— Je suis fâchée de ne pouvoir vous être agréable, chère amie, mais jamais je n'entrerai à l'aveuglette dans un ordre où l'on ne doit connaître ni ses supérieurs, ni la règle de l'Ordre. Même aux Carmélites, on ne refuse pas ces explications.

— Ceci est bien autre chose que *vos* ordres religieux.

— C'est bien ce que je pense ».

Je pris congé d'elle et ne la revis plus, car, offensée par mon refus, elle tenait sur mon compte les propos les plus venimeux. Je n'aime pas ces façons-là.

Mais tous ces serments et ces mystères me remettaient en mémoire les avances que m'avait faites la Franc-Maçonnerie, avances que j'avais toujours éludées et qui, chaque fois, s'étaient terminées par quelque tuile imprévue qui m'était tombée sur le chef.

La première fois, j'étais à la *Fronde*, toute pleine des idées généreuses et inconsidérées qui entraînèrent dans l'Affaire Dreyfus ceux qui n'y firent point fortune. Je voyais chaque jour une vieille demoiselle animée des meilleurs sentiments et socialiste comme on l'était en 48. Elle s'appelait Marie Bonnevial et c'était la sincérité même.

Un soir, comme nous attendions nos épreuves, elle me lança tout à coup : « Vous devriez entrer dans la Franc-Maçonnerie ».

— Vous savez bien que je suis catholique et que c'est défendu.

— Mais non. C'est plein de catholiques : il y a même des prêtres, des prélats. On ne veut que le bien de l'humanité.

— Vraiment ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai. C'est une entr'aide mutuelle : vous, qui avez du talent, vous auriez la possibilité de le manifester, d'agir sur le public. »

Quel est le jeune écrivain qui n'aspire pas à la notoriété ? Je me laissai prendre à ce miroir aux alouettes.

« Que faut-il faire ?

— Il faut aller voir M^me^ Georges Martin. Elle vous expliquera. Je vais lui demander quel jour elle peut vous recevoir. »

Elle fit comme elle disait et, par un joli jour de printemps, j'allai voir l'épouse du fondateur de la loge mixte *Le Droit Humain*. Elle habitait derrière le Panthéon une vieille rue où il y avait encore des jardins, aujourd'hui remplacés par des gratte-ciel. Je sonnais à la porte de l'un de ces jardins et fus introduite dans un salon où s'étalait une vitrine pleine des plus rares pierres gravées. Je contemplais ce petit musée, quand la maîtresse de céans entra dans le salon et me dit :

« Mademoiselle Bonnevial m'a parlé de vous, dans les termes les plus élogieux.

— Je ne mérite pas, Madame…

— Mais si, mais si… »

Elle m'accabla de compliments et j'étais terriblement gênée.

— Alors, vous voulez entrer dans la Maçonnerie…

— C'est à dire. Mademoiselle Bonnevial a dû vous dire que je suis catholique. »

Je vis que cela ne plaisait pas. Je regardais la dame qui était âgée, charmante sous ses cheveux blancs bien frisés, avec l'air de la plus bourgeoise des grand'mères. Le salon était cossu, confortable, rien n'y semblait mystérieux. Je m'attendais à tout sauf à la parole qui me fut dite :

« Vous tenez donc beaucoup à l'hypothèse Dieu ? »

J'en restai suffoquée. Il n'était jamais venu à mon esprit que Dieu pût être considéré comme une hypothèse. Il était, il est encore pour moi la réalité unique. Je rattrapai mon souffle :

« Madame, j'y tiens plus qu'à tout.

— Alors, je pense…

— Oui, Madame ; souffrez que je me retire ».

Elle m'accompagna jusqu'à la grille avec tous les regrets et les éloges que vous pouvez imaginer. Et je commençai d'avoir des ennuis à mon journal. Comme j'étais un peu sotte, je n'ai compris que bien plus tard.

Cependant, M^lle^ Bonnevial tenait à son idée. Nous avions à la *Fronde* un salon de thé où nous recevions nos amis. Un soir j'entrais. M^lle^ Bonnevial me happant au passage, me fit asseoir à sa table devant une bouteille de limonade fraîche et un Monsieur inconnu.

« Je m'appelle Serin, dit-il, se présentant. »

Je connus qu'il était véritable en son dire, comme s'exprime Mathurin Régnier. Je saluai ; il continua :

« Je serais désireux de vous entendre à notre petit groupe. C'est Avenue des Acacias, à Vincennes.

— Monsieur, je veux bien. Mais, auparavant, je désirerais voir la salle et connaître le public.

— Eh bien, c'est entendu : à Dimanche ».

Le Dimanche, sous un soleil de Juillet merveilleux et torride, je retrouvai Sérin à la porte de Vincennes. Il m'introduisit dans la salle et, pour la première fois, je vis une Loge maçonnique. Ce n'est pas extrêmement joli, mais c'est curieux. Pendant que je considérais les ornements symboliques qui décoraient ce local, Serin annonça que j'allais faire une conférence sur le Féminisme.

J'en fus affolée. Outre que, je n'ai jamais été féministe au sens où on l'était autour de moi, je n'avais pas l'habitude de parler en public et l'idée d'avoir quelque chose à dire sans préparation me jetait dans le plus grand trouble.

« Mais si, mais si, disait Serin d'un ton conciliant. Dites-nous tout de même quelque chose. »

Je n'osai pas refuser et commençai assez piteusement à dévider des banalités : travail égal, salaire égal, etc. Ce n'était pas du féminisme mais la plus banale équité. J'attendais des contradictions, je fus servie. Une grande femme dressa sa longue silhouette osseuse et clama d'une voix de réunion publique :

« C'est pas tout ça. Nous ne voulons pas de ces remèdes de bonne femme. Nous voulons la révolution sociale.

— Je n'y vois d'empêchement. Mais à quoi aboutira-t-elle ? »

Comme si j'avais touché une manette, une explosion se produisit. Toutes les femmes présentes se mirent à hurler, tandis que la voix de la première interruptrice criait à travers le grabuge.

« Je m'appelle Élisabeth Renauld. Je suis une femme du peuple, je lave mon linge au lavoir. »

Serin, qui ne perdait décidément aucune occasion de mériter son patronyme, me saisit par la manche et, tout bas :

« Nous allons sortir par la petite porte.

— Jamais de la vie. Je sortirai par où je suis entrée. Vous pouvez filer, si vous avez peur.

— Je n'ai pas peur, mais…

— Mais vous tremblez. Je vais sortir. »

Je sortis en effet, mais à travers ces furies, je regrettai amèrement de m'être habillée avec coquetterie. Houspillée, décoiffée, je me retrouvai sur l'Avenue, croisant mes mains sur les lambeaux de mon gentil corsage de dentelle qui n'était même plus décent. Je relevai mes cheveux, je rendis à mon chapeau une forme admissible, quant à mon corsage, il exigeait un remplaçant si je ne voulait pas me faire arrêter pour impudeur. Je trouvai pour 1 fr. 95 un abominable chemisier jaune d'œuf que je n'ai pas remis depuis.

M^lle^ Bonnevial n'ignora pas les suites de cette aventure et ne me parla jamais plus des fidèles serviteurs d'Hiram.

Bien des années après, me trouvant à Bruxelles, un Monsieur fort amène me demanda également de faire une conférence « chez nous ». L'expression ne me frappa point. Je le voyais assez souvent au Journal et voulus lui être agréable. Je venais de lire *le Sang du Pauvre* de Léon Bloy et j'en étais émerveillée. Je promis donc une causerie sur Léon Bloy. Mon neveu qui assistait à l'entretien m'informa, quand nous fûmes seuls : « C'est une loge maçonnique. Généralement, « chez nous » se traduit ainsi, d'ailleurs ce brave garçon est Vénérable.

— Tu es fou. Il accepte une conférence sur Léon Bloy, dans une Loge maçonnique ? Tu n'as pas le sens commun.

— Je ne comprends pas. »

C'est lui qui avait raison. Nous nous trouvâmes entre les colonnes et le Vénérable annonça :

« Madame Anne Osmont va nous faire une conférence sur les Hongrois ».

Ainsi s'expliquait le malentendu.

J'exposai avec simplicité que je ne connaissais pas les Hongrois mais que je venais parler de Léon Bloy, le grand écrivain catholique.

Le tapage fut instantané. J'ai fait quelques conférences houleuses, jamais aucune dans ce vacarme. Mais douze ans s'étaient écoulés depuis mon algarade de Vincennes. J'étais venue pour parler de Léon Bloy, j'en parlerais. Ce fut un duel épique. Avec l'astuce d'une mère qui fait avaler sa soupe à un marmot furibond, j'attendais qu'ils reprissent haleine pour leur en faire avaler quelques phrases. Je ne sais s'ils furent charmés par le côté sportif de l'aventure ou s'ils comprirent que je leur apportais réellement de la beauté — je parle du style de Bloy — ils finirent par se calmer, et même ils applaudirent. Après quoi, Maurice Pelletier les récompensa par la lecture de *la Lamentation de l'Épée* l'une des plus belles pages que Léon Bloy nous ait léguées.

Le Vénérable était ravi. Lui aussi voulait me faire entrer dans son Ordre, mais ce n'était pas une vieille dame et je n'étais pas chez lui. Je l'envoyai promener sans ambages.

Ma dernière aventure fut plus sérieuse. C'était en 1922. Je reçus un jour une lettre sur papier du jaune le plus flamboyant et tel que Péladan avait coutume de l'utiliser. Elle commençait :

« Ma chère sœur en Jésus-Christ » et finissait par une signature inconnue : Vella Marcus.

À la lecture, je vis que Vella Marcus était le pseudonyme de Georges Monti, l'ancien secrétaire de Péladan qui demandait à me voir. Je lui fixai bien volontiers une date et, dès les salutations échangées, il me dit qu'il venait me demander mon aide pour renouveler l'Ordre des Templiers. Il était mandaté par les très hautes Loges allemandes et avait de grands appuis en Angleterre. Il le disait du moins, et je crois qu'il ne se vantait point.

Pendant qu'il parlait, je prenais une vision toute nouvelle de la Franc-Maçonnerie. Jusqu'alors, je n'avais connu que des maçons de seconde zone, si je puis dire, et je les avais trouvés plutôt ridicules. Ils se réunissaient dans

des temples dont ils ne comprenaient pas les symboles ; ils étaient même fiers de répudier ces « héritages du passé ». Ils se reconnaissaient à des mots qu'ils ne comprenaient pas davantage et se grattaient le creux de la main pour se saluer. Je pensais qu'il y avait là un grand nombre d'imbéciles infatués conduits par une poignée d'arrivistes ; je ne dépassais pas cette donnée pratique : faire voter les gogos pour des élections profitables.

Maintenant, je comprenais qu'il s'agissait d'un vaste plan de démolition et de construction qui n'allait à rien moins qu'à détruire tout ce qui m'est cher et précieux pour édifier une société chimérique après une Apocalypse de catastrophes. Pour me démontrer la valeur de l'ordre élevé dont je devais faire partie et qu'il appelait l'O. T. O., il me citait les hauts dignitaires qui l'avaient dirigé dans le passé et le dirigeaient maintenant. Le grand-maître en exercice était Alaister Crowley dont il me vantait la science. Crowley était, en effet d'une science prodigieuse, mais le moins que j'en puisse dire est que Gilles de Rais était une rosière auprès de lui, satanisant de conviction et de pratique et, à proprement parler, le diable en personne.

Pendant qu'il filait son couplet, je remerciais Dieu du fond de mon cœur d'avoir permis que, par obéissance à la religion et par une crainte toute mondaine du ridicule, je n'eusse jamais accédé au désir de ceux qui avaient voulu m'attacher à cette secte. J'avais échappé à un grand péril, au risque de fautes que je ne me serais jamais pardonnées. Je devais avoir l'air ravi.

Ainsi Vella Marcus traduisait-il probablement l'expression de soulagement que je ne pouvais point cacher. Il prit congé de moi après trois heures où il parla presque seul, persuadé qu'il avait conquis à ses idées une proie dont je ne comprends pas encore l'importance. Je n'avais pas répondu, mais il m'abandonnait à mes méditations.

Je ne savais comment lui exprimer mon refus définitif quand les choses s'arrangèrent de la façon la plus simple. Il me rencontra à la Bibliothèque où je me trouvais presque quotidiennement. Je portais toujours une croix franciscaine qui venait d'Assise et à laquelle je tenais beaucoup. Monti était venu me saluer ; à la vue de la Croix, il resta médusé et me dit après un silence :

« C'est un insigne ?

— À peu près.

— Je comprends votre silence. »

Il était de trop bonne compagnie pour me laisser choir sans causer un peu ; mais, de toute évidence, il m'envoyait au diable où j'étais justement résolue à ne point aller.

J'ai connu depuis son destin tragique. Il était sincère dans ses convictions, passionné même. Pour prouver son attachement à l'obéissance judéo-maçonnique à laquelle il s'était donné, il s'était fait circoncire et avait adhéré à la religion hébraïque. Pour son malheur, il était trop désireux de faire des adeptes et, si je n'ai jamais parlé de ce qu'il m'avait dit, d'autres furent moins soucieux de la promesse qu'il demandait en premier lieu et à laquelle je n'ai point failli.

Comment ses supérieurs surent-ils que son éloquence persuasive l'avait entraîné à dévoiler les secrets du Temple ? Je ne sais. J'ai appris sa mort sans l'interpréter sous cet angle. C'est en lisant le « Réveil du Peuple » que j'ai su qu'il avait été victime du secret mal gardé et des soins d'un médecin connu, comme médecin et comme maçon. Voici le texte :

« Vers 1937 mourait subitement, rue du Rocher à Paris, des suites de l'absorption d'une tasse de thé, le comte Israël (Georges) Monti, né chrétien, catholique même, mais passé quelques années auparavant, avec armes et bagages, selon l'expression consacrée, au judaïsme auquel il avait adhéré.

« Israël Monti était un « Haut-Initié » des centres occultes mondiaux (judaïques, maçonniques, asiatiques, etc.), membre du Suprême Conseil de la Rose-Croix ; l'un au moins de ses noms initiatiques était Marcus Vella.

« Sa mort, éminemment suspecte, démontre que même les "Hauts Initiés" ne sont pas exempts de la vengeance des Sectes ; à plus forte raison ceux qui, hors de leur sein, s'efforcent d'en entraver l'action.

« En effet, Israël Monti avait laissé filtrer dans certaines de ses conversations, bien de renseignements, aussi curieux que dangereux, sur les

grands courants occultes, illuminés, antichrétiens et anti-occidentaux. Sa mort fut « officialisée », si l'on peut dire ; c'est-à-dire que, malgré les circonstances et les soupçons qu'elle pouvait soulever à juste titre, le permis d'inhumer fut accordé avec une facilité dont nous connaissons d'autres exemples récents. Ce fut, en l'occurrence, grâce à l'intervention du docteur Camille Savoire, venu « opportunément » au chevet du mort. Or, on sait que le docteur C. Savoire, ex-Grand Maître du Suprême Conseil du G. O. de France, est actuellement le Grand-Prieur des Gaules de l'Ordre… des Chevaliers Bien faisants de la Cité Sainte. » (M. Michel Demonfort dans le « Réveil du Peuple » du 3 Janvier 1941).

… Le même article publie la formule du serment d'obéissance prêté par ceux qu'il appelle les *Juifs d'adoption*, serment auprès duquel celui des religieux de la plus stricte observance n'est que fantaisie.

J'ai regretté Georges Monti, qui était un aimable causeur et un homme bien élevé, mais je dirai comme Rabelais, je soutiendrai mon opinion « jusqu'au bûcher *exclusivement* »…

On parle toujours du poison des Borgia, mais ces illustres coupables sont bien loin dans le passé. On tue aussi bien et aussi discrètement de nos jours. Quand on ne tue pas, on empêche de vivre ; on ferme toutes les portes devant celui qui n'a rien voulu savoir, ou qui en sait trop long. Je pense parfois à une phrase de Léon Bloy : « Je marche seul à la tête de mes œuvres, dans une grande colonne de silence ». Heureux Léon Bloy, il avait fait éditer ses livres ! Tout le monde n'a pas eu cette chance, ni son génie.

Cependant, je dois le dire parce que c'est la seule justice que je demande, je suis heureuse et je l'ai été dans mes plus mauvais jours, de n'avoir jamais rien fait qui me sépare si peu que ce soit de ma foi catholique. Je regarde souvent le dessin qui a été fait de F. Ch. Barlet sur son lit de mort, après qu'il eût rendu le dernier soupir entre les bras du curé de Saint Séverin. Le maître repose avec le calme de ceux qui, n'ayant jamais quitté la voie sur la terre, la retrouvent lumineuse et pure en abandonnant leur dépouille.

Je ne me compare nullement à cette haute et noble figure mais je dirai, comme la mère de Villon :

Femme je suis, pauvrette et ancienne,

pour finir comme elle dans ce refrain obstiné :

Dans ceste foy, je veuil vivre et mourir.

Anne OSMONT.